

LA NOUVELLE RELÈVE

Directeurs : Robert Charbonneau et Paul Beaulieu

AUGUSTO J. DURELLI

Libération de la liberté

GABRIEL-M. LUSSIER

Le risque chrétien

M.-A. COUTURIER

Le douanier Rousseau

AUGUSTE VIATTE

Le passé de l'antisémitisme français

REX DESMARCHAIS

GUY FRÉGAULT

Chroniques

L'histoire merveilleuse de la Louisiane française —
La Clandestine — L'Extrême-Orient et nous — Ils
posséderont la terre — A la manière de... Notes



25 cents

MONTREAL

1942



Mai

no 8

LA NOUVELLE RELÈVE

Fondée en 1934

Directeurs : Robert Charbonneau
Paul Beaulieu

Rédacteur en chef : Claude Hurtubise

Sommaire

AUGUSTO J. DURELLI	Libération de la liberté	449
GABRIEL-M. LUSSIER	Le risque chrétien	456
AUGUSTE VIATTE	Le passé de l'antisémitisme français	468
M.-A. COUTURIER	Le douanier Rousseau	474
GUY FREGAULT	La mort de Pierre Le Moyne d'Iberville	477
WALLACE FOWLIE	La paix de Dieu	486
PAULE SIMON	Fugacité	489
REX DESMARCHAIS	La vie et la mort de Séraphin Poudrier	491

CHRONIQUES

Les livres

MARCEL RAYMOND : **L'histoire merveilleuse de la Louisiane** par Régine Hubert-Robert — MARCEL RAYMOND : **La clandestine** par Roger Vercel — ROBERT FORTIN : **L'Extrême-Orient et nous** par Auguste Viatte — REX DESMARCHAIS : **A la manière de...** par Philippe Panneton et Louis Francœur — JACQUES DEGUIRE : **Maîtres artisans de chez nous** par Marius Barbeau — FRANCINE LAVIGNE : **Le vent se lève** par Alfred Glauser — PIERRE LEFEBVRE : **Le coopératisme et l'organisation économique de la Gaspésie** par Georges Lafontaine — GERARD DALLAIRE : **L'espion de l'Île-aux-coudres** par Laetitia Filion.



L'abonnement à 10 numéros : Canada, \$ 2.00; étranger, \$ 2.25. Payable par mandats ou chèque au pair à Montréal, négociable sans frais.
340, avenue Kensington, Westmount, Montréal.

Mai 1942

Numéro 8

LA NOUVELLE RELÈVE

LIBÉRATION DE LA LIBERTÉ

C'est un fait qu'il y a aujourd'hui des personnes qui ne se soucient guère de vivre en liberté. Il y en a même qui désirent ardemment se libérer de l'oppression de la liberté et travaillent à cette libération.

C'est un phénomène assez paradoxal. Il est d'ailleurs impossible de le comprendre si nous pensons en fonction des données du libéralisme classique. Pour comprendre ce phénomène qui est peut-être le plus étonnant du XX^e siècle, il est indispensable de faire une distinction nette entre démocratie et libéralisme.

Les démocrates d'inspiration chrétienne, ont toujours insisté sur leur position antilibérale. Mais je crois que, ni les nationalistes (qui ignorent ou font comme s'ils ignoraient cette distinction), ni les démocrates d'inspiration chrétienne, n'ont pleinement compris le sens de la démocratie antilibérale.

I. — LE SUICIDE LIBÉRAL

1. — Quelques réflexions sont nécessaires sur le sens du mot libéralisme. La plupart des mots employés dans les sciences sociales, politiques ou philosophiques ont reçu des sens très différents. Très souvent aux États-Unis on qualifie de "libéraux" les personnes qui sympathisent avec les réformes sociales et les syndicats ouvriers, et sont ennemies des grands trusts capitalistes. Dans le langage courant libéral est synonyme de tolérant.

Rousseau écrit dans le Contrat Social; "il importe donc qu'il n'y ait pas de société partielle dans l'Etat (...), mais s'il y a des sociétés partielles il en faut multiplier le nombre" (Livre II, chapitre 3). Et on est à peu près d'accord pour accepter Rousseau comme le plus grand théoricien du libéralisme. Mais F. D. Roosevelt s'appelle lui-même un libéral, et avec son New Deal il n'a fait que favoriser les associations partielles et, une fois créées, diminuer leur nombre pour augmenter leur puissance.

Je donnerai au mot libéral le sens philosophique qu'il a dans l'école libérale individualiste, et plus encore que dans les textes mêmes, dans la pratique du libéralisme au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. On peut caractériser cette école comme celle qui soutient que l'homme est naturellement bon, et que la majorité des hommes, laissés seuls, suivant leurs propres tendances, a toujours raison. La volonté de cette majorité ne reconnaît aucune limite puisqu'elle est le droit même et la souveraineté.

C'est Rousseau aussi qui écrit : "Il est contre la nature du corps politique que le souverain s'impose une loi qu'il ne puisse enfreindre (...). Il n'y a ni ne peut y avoir aucune espèce de loi fondamentale obligatoire pour le corps du peuple, pas même le contrat social (...). Le souverain, par cela seul qu'il est, est toujours tout ce qu'il doit être. (Livre I, chapitre 7). "La volonté générale est toujours droite (elle ne saurait se tromper que s'il y a des sociétés intérieures à l'Etat)" (Livre II, chapitre 3).

2. — La démocratie des cent dernières années offre un des aspects les plus curieux de l'histoire. Elle est un système *suicide*. Elle cherche le suicide. On dirait même qu'elle se plaît dans le suicide, qu'elle le considère comme une fin normale et logique de sa vie.

L'idée politique fondamentale de la démocratie libérale est : liberté pour tous. Celui qui gagne dans une élection libre a le droit de gouverner et de diriger. Il faut évidemment respecter la constitution. Mais la constitution même a été écrite par une majorité et elle peut être modifiée ou

complètement remplacée, par la volonté d'une autre majorité. Comme le dit Rousseau : "Le souverain ne peut pas s'imposer à soi-même une loi qu'il ne pourrait pas violer". Il n'y a donc aucun principe vraiment stable, vraiment absolu. Les déclarations les plus sacrées des chartes fondamentales de chaque pays peuvent être remplacées par d'autres contraaires quand il y a une majorité qui librement le veut ainsi.

On dirait, à première vue, qu'il y a au moins un principe vraiment stable et solide dans la démocratie libérale : le principe de la majorité. Mais Rousseau lui-même nous rassure à ce sujet : "La loi de la pluralité des suffrages est elle-même un établissement de convention" (Livre I, chapitre 5), et encore plus : "il n'y a aucune espèce de loi fondamentale obligatoire pour le corps du peuple, pas même le contrat social". Donc, ce principe de la volonté des majorités n'est pas non plus absolu, puisque ce principe peut être supprimé par une autre majorité, et peut être remplacé par le principe du Führer par exemple. Tout cela en accord strict avec les plus orthodoxes et exigeantes normes libérales.

Si une majorité établit librement le principe du Führer elle est dans son droit, et elle a raison. Et on n'a pas le droit de se plaindre. "La puissance souveraine n'a nul besoin de garantie envers les sujets parce qu'il est impossible que le corps veuille nuire à tous ses membres", par contre le souverain "n'est pas certain que son sujet va tenir ses engagements", et, "quiconque refusera d'obéir à la volonté générale y sera contraint par tout le corps ; ce qui ne signifie rien autre chose sinon qu'on le forcera d'être libre" (Livre I, chapitre 7).

Tout cela n'est-il pas absurde ?

Dans la démocratie libérale, nationalistes et communistes disent aux libéraux : nous utilisons la liberté que votre système nous offre et vous ne pouvez pas nous la refuser parce que vous êtes des libéraux ; mais une fois que nous aurons le pouvoir, grâce à votre système, nous ne reconnaitrons aucune liberté, puisque notre système est ennemi de celles-ci. Pour être fidèles à vous-mêmes, vous ne pouvez pas nous refuser la liberté totale. Et nous, pour

être fidèles à nous-mêmes, nous ne pouvons vous en donner aucune.

Dans la démocratie libérale, les libéraux se sont liés eux-mêmes les mains. Ils admettent, comme une vérité indiscutable, que le jour où les ennemis de la liberté seront la majorité, les partisans de la liberté devront se laisser tyranniser par eux. Et Rousseau ajoute pour nous consoler que ce sera "nous forcer à être libres".

Tout cela d'ailleurs n'est plus malheureusement une simple discussion d'idées et de théories. Il ne s'agit plus d'une discussion abstraite dans un monde de fantaisie. Hitler est arrivé au pouvoir en 1933 en respectant les normes libérales (s'il manquait ou non un ou deux pour cent pour la majorité absolue, cela n'a aucune importance). Le système libéral *s'est suicidé* en Allemagne et a donné le pouvoir à Hitler.

3. — Bien que certains passages de Rousseau soient extrêmement clairs, ce libéralisme individualiste dont je suis en train de parler, ce libéralisme qui tua la Troisième République et la République de Weimar, est moins une doctrine clairement exprimée, qu'une philosophie un peu confuse qui pénètre subtilement les esprits et informe silencieusement leurs œuvres. Le libéralisme individualiste a conduit à une situation tragique en même temps qu'absurde comme conséquence de l'acceptation sous-entendue et universelle des fameux principes libéraux de la souveraineté et de la sainteté des majorités, et de la bonté naturelle et intrinsèque de l'homme. Lentement la philosophie individualiste est devenue quelque chose de bien plus profond et plus efficace qu'une théorie ou une doctrine, elle s'est transformée en une croyance populaire.

Il n'est pas certain que les créateurs des nations dites libérales aient accepté intégralement ce libéralisme individualiste qui avec le temps devait devenir une sorte de dogme. Voici ce que dit la Déclaration de l'Indépendance des États-Unis d'Amérique, écrite en 1776 :

"Nous soutenons que ces vérités sont évidentes par elles-

mêmes : que tous les hommes ont été créés égaux ; que le Créateur a donné à tous certains droits inaliénables ; que, parmi ces droits il y a le droit à la vie, à la liberté, et à la recherche du bonheur ; que les gouvernements ont été institués pour assurer ces droits."

Et la constitution de la République Argentine commence avec un préambule où l'on "appelle la protection de Dieu, source de toute raison et justice..."

On dirait que pour les hommes qui écrivirent ces constitutions "les droits inaliénables de l'homme" et le Dieu "source de toute raison et justice" étaient bien au-dessus des discussions et des volontés des majorités. Les droits sont inaliénables, non pas parce que les majorités le votent ainsi, mais tout simplement parce qu'ils *sont* inaliénables. Les majorités ne font que le constater.

Rousseau même a quelquefois des phrases où sa pensée paraît s'éloigner du libéralisme intégral : "Ce qui est vrai et conforme à l'ordre l'est par la nature des choses indépendamment des conventions humaines. Toute justice vient de Dieu, lui seul en est la source." (Livre II, chapitre 6). Mais comme Dieu est "trop haut", et l'homme est naturellement bon, la nature et Dieu s'exprime à travers la volonté générale des majorités.

Si au début on reconnaissait encore un certain ordre objectif qui était exprimé par la volonté générale, avec le temps on a oublié l'existence même d'un ordre objectif et on n'a reconnu d'autre loi que la volonté des majorités.

Cette philosophie qui réduit la démocratie à un simple jeu mécanique de forces, et à un calcul arithmétique de voix, est celle qui a conduit la démocratie libérale au suicide. Cette philosophie individualiste appelle le régime de la libération de la liberté.

4. — Il y a une loi de vie que l'on rencontre nécessairement en tout être vivant : c'est le désir de continuer à vivre. Le libéralisme se laisse tuer dans la même mesure où il est déjà intérieurement mort. Mais la loi de l'organisme vivant qui veut continuer à vivre, produit des ré-

actions pour la vie. Et ces réactions vitales sont d'autant plus profondes que les réserves de véritable vie sont plus grandes dans l'organisme.

Cette réaction vitale de défense de la démocratie est un fait, mais on l'a très peu remarqué. Dans quelques pays cependant comme les Etats-Unis, si on n'a pas "vu" ce phénomène, on l'a au moins "senté" profondément. Ce n'est pas une coïncidence qu'aux Etats-Unis, le pays libéral et capitaliste par excellence, (au moins d'après les porte-paroles du nationalisme) le chef du mouvement nazi "Bund" soit en prison, ainsi que le chef du parti communiste. C'est triste qu'aucun d'eux ne soit en prison parce qu'il était chef de la propagande nazie ou communiste. Aucun juge n'aurait pu les condamner puisqu'il n'y a aucune loi pour interdire la propagande nazie ou communiste. On les a condamnés grâce à des subtilités juridiques parce qu'ils n'ont pas respecté des règlements ou des lois que beaucoup de gens qui ne sont pas des communistes ou des nazis ne respectent pas sans pour cela aller en prison. Il n'y a aucun doute que, s'ils n'avaient pas été les chefs des partis communiste et nazi, on n'aurait pas appliqué la loi de la même façon dans leur cas.

Il est hypocrite de condamner ainsi ces hommes. Mais c'est la réaction vitale d'un corps qui n'a pas d'autres moyens de défense et qui ne veut pas mourir.

Le phénomène est très général aux Etats-Unis. Il existe une opinion publique, qui n'a pas pris la forme de lois, mais dont l'existence est bien concrète, et qui met hors la loi le nationalisme et le communisme. C'est malheureux qu'on ne le dise pas clairement et franchement, et qu'on prétende être encore des libéraux. Cette réaction de défense instinctive est probablement ce qui maintient en vie la démocratie aux Etats-Unis, mais cette réaction n'est pas consciente, ni sincère, ni suffisamment efficace. C'est la réaction d'un corps qui ne veut pas mourir, mais qui ne s'est pas encore rendu compte qu'il est malade.

Le Dies Committee aux Etats-Unis, et son semblable en Argentine, sont aussi des expressions de la même réaction

vitale. Ils prétendent défendre l'américanisme, et l'argentinisme. Mais personne n'a jamais défini ce qu'est l'"américanisme" ou l'"argentinisme" ! D'ailleurs ces comités ne les défendent pas. Ce qu'il veulent défendre c'est la démocratie. Mais on est si peu habitué à l'idée d'une démocratie positive, active, qu'ils sentent des scrupules à employer des mesures antilibérales pour défendre la démocratie.

On quitte le libéralisme, mais on ne s'est pas encore aperçu, et on ignore où l'on va. On court le risque de tomber dans quelque chose qui soit bien pire que le libéralisme.

(à suivre)

Cambridge, mars 1942.

AUGUSTO J. DURELLI

(Tous droits réservés).

LE RISQUE CHRÉTIEN

Dans le gouffre composite de la guerre, comme bien d'autres publications qui attestaient glorieusement la vitalité catholique de la France contemporaine, *les Etudes Carmélitaines* hélas ! ont disparu. Au grand dam de toute la chrétienté, elles ne délivrent plus le lourd butin de pensée vivante et de vrai savoir dont nous pouvions faire périodiquement nos délices. Mais si cet important effort de collaboration et de synthèse, (entrepris par le Père Bruno de Jésus-Marie et secondé par son supérieur, le Père Louis de la Trinité qu'une héroïque volonté de servir a fait le Commandant d'Argenlieu), se trouve momentanément suspendu, c'est avec une curiosité d'autant plus avide, un intérêt d'autant plus vif que nous devons nous pencher sur les textes déjà publiés, depuis *Nietzsche et saint Jean de la Croix* jusqu'à *les Hommes sont-ils égaux ?* Il suffit d'ailleurs d'énumérer les titres de ces témoignages collectifs, titres qui correspondent loyalement au contenu des volumes, pour mettre en appétit tous ceux que passionnent les hauts problèmes de la destinée humaine. Bien qu'il soit devenu impossible de se procurer dans le commerce cette précieuse littérature, j'ajouterai pour information aux titres des deux volumes déjà mentionnés, les quelques titres que voici et qui, je crois, forment avec les premiers la collection entière : *Mystique, Culture et Humanisme; Psychologie et Mystique de l'Amour; Douleur et Stigmatisation; Foi et Mystiques humaines; Illuminations et sécheresses; l'Esprit et la Vie; Nuit Mystique* et enfin *Le Risque Chrétien* dont je veux vous parler aujourd'hui.

Si le *Risque Chrétien* n'avait eu qu'un intérêt fugitif, la décence la plus élémentaire m'imposerait de ne pas lui faire un sort plus de deux ans après sa publication. Et pourtant, bien que je regrette de le faire si tard, je n'hésite pas à pratiquer ce retour en arrière. Les textes dont je viens vous entretenir ne sont pas près de perdre leur actualité, et mon retard involontaire aura au moins le mérite d'en souligner la pérennité d'intérêt et de valeur. Pour longtemps, ceux à qui les notions analogiques de joie, de prudence et de pauvreté n'ont pas encore livré tout leur mystère, trouveront à la lecture de *Risque Chrétien* autant de profit que de plaisir.

Quand l'homme recommence d'être heureux — C'est sous ce titre flottant que le Père Bruno de J. M. nous présente le témoignage concerté d'un groupe de jeunes catholiques "réunis en cercle fraternel sous le signe de Dante." Dans les cadres souples d'un dialogue, aux allures parfois trop livresques, il les fait répondre à cette double question : "Le risque chrétien vaut-il la peine d'être couru ; le Christianisme rend-il à l'homme le pouvoir d'être heureux ?" Ils sont là plus de dix, et s'ils ne tranchent pas le problème, n'ayant pas à le faire, ils nous entraînent dans le mouvement serein de leurs réflexions entrecoupées de très nombreuses citations. C'est d'abord Nietzsche qui ouvre le feu en campant déclamatoirement en face du Crucifié, Dionysos et en affirmant plusieurs fois ce que cette seule proposition suffit à dire : "La notion de Dieu a été inventée comme antinomie de la vie." Et avec Nietzsche, dérisoirement dressés contre le Christ et sa doctrine, viennent Freud, Merekowski, Gide et Maurras, le plus exécrable de tous.

Qu'y a-t-il à retenir de la critique de ces aveugles ? Ceci qu'à cet aveuglement des ennemis du Christ nous pouvons, en tant que chrétiens manqués et parce que nous trahissons sans cesse l'idéal de notre foi, avoir une grande part de responsabilité. A force d'infantilisme, de crédulité et de démission multiforme, nous en arrivons à cacher aux yeux des chercheurs assoiffés, aux yeux de ceux qui ont le plus besoin de le voir dans tout son éclat, le vrai visage de notre

Dieu. Contre cette basse résignation dans l'inconséquence et la médiocrité, contre l'imperméable suffisance d'une religion acéphale qui n'est qu'une singerie abjecte du vrai catholicisme (fait avant tout de profondeur dans la foi et de véhémence dans l'amour) nous devons donner raison, non pas à Nietzsche et à Hitler qui ne sont au fond que des bourgeois fardés d'héroïsme, mais à la jeunesse catholique de France, représentée ici par ce noyau typique du Cercle Dante, à cette jeunesse qui ne voulait et ne veut encore rien éluder du *risque chrétien* et des exigences de sa vocation chrétienne.

"PIERRE — Pour moi, le risque chrétien est l'option pour la vie héroïque. L'être spirituellement informé que nous sommes dans notre enfance se trouve un jour obligé de choisir entre la vie facile, séduisante, la vie selon le monde, et la vie difficile, héroïque, la vie selon le Christ. Le risque chrétien est donc cette option qui précipite l'homme hésitant dans "l'aventure" chrétienne, qui lui fait tout abandonner pour le Christ.

JEAN — C'est cela même qu'exprime admirablement Claudel dans le Cantique de la Vigne de la *Cantate à Trois Voix*,

Ah ! s'il est avare et n'aime que ces choses qu'on acquiert
l'une après l'autre,

Ah, s'il est lent et patient et circonspect, et si toute bonne
fortune le trouve incertain et éperdu, et s'il n'a pas ce
grand vide en lui toujours prêt,

Ah, s'il a toujours quelque chose à faire au préalable et
besoin de s'enquérir et de juger et de savoir et de raison-
ner,

Ah, qu'il ne mette point les lèvres à cette coupe qui rac-
courcit et nous donne tout à la fois !. . .

Ah, s'il ne veut pas épuiser la coupe, il ne faut pas y mettre
les lèvres !

Ainsi risque chrétien, c'est aussi, pour reprendre les termes d'Andrée, accepter pleinement l'exercice de nos dons naturels, qui sont nécessaires au plein accomplissement de notre vocation surnaturelle, c'est courir au-devant de tous

les risques que la vie nous présente, c'est vouloir en conquérir toutes les richesses, en accepter tous les trésors. C'est ainsi faire nôtre, en y apportant et en lui rendant une signification pleinement chrétienne, le "vivre dangereusement" de Nietzsche."

Et ainsi se déroule ce dialogue où abondent les réminiscences de lecture et les citations empruntées surtout à Claudel, Bloy, Mauriac, Bernanos, Maritain, Patrice de la Tour du Pin, Daniel-Rops. Ces citations ont le mérite de nous dire ce que lit cette jeunesse et avec quelle intelligence elle le lit. "Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es." Il y a beaucoup de vrai dans ce proverbe en ce sens qu'on ne s'attarde pas longtemps, en général, auprès d'un écrivain qui n'a pas avec nous une certaine connivence surtout si on le fait avec désintéressement. Il est donc très consolant de voir à quelles sources s'abreuvait hier cette jeunesse française qui, malgré la défaite de la France, aura mérité de reconstruire demain l'Europe en ruines.

Quand l'homme recommence-t-il d'être heureux, non plus d'une joie naturelle et bornée, mais d'une joie surnaturelle et, en son fond, parfaite ? C'est lorsqu'il a fait le bond décisif et qu'il a cessé de s'appartenir, consentant à tout donner gratuitement pour tout recevoir gratuitement ; c'est lorsqu'il a enfin consenti pleinement au jeu tragique de la croix, courant le risque suprême de tout donner dans le temps pour recevoir dans l'éternité. C'est la réponse que nous propose, avec ses jeunes amis, le Père Bruno de Jésus-Marie et cette vérité-là résume l'enseignement du Christ tout entier : "Celui qui perd son âme, la sauve."

* * *

Dans l'article suivant qui a pour titre *Le risque au service de la prudence*, M. Gustave Thibon essaie de nous ramener à une juste notion de la prudence chrétienne. Peu de vertus sont aussi méconnues et inconnues que celle-là. Les bons apôtres qui plaident pour elle, ne défendent d'ordinaire que la médiocrité et le conformisme quand ce n'est

pas la désertion et l'hypocrisie. Ils prêchent une prudence charnelle et, plus encore, une prudence d'omission qui consiste à nous adapter le plus gélatineusement possible au milieu où nous vivons pour éviter les chocs en retour, pour ne pas risquer l'aventure de la solitude intellectuelle et morale. Ils oublient que la vie de l'esprit est un phénomène d'immanence et comporte nécessairement à un certain degré, la solitude intérieure. Saint veut dire séparé, seul. Ne pas savoir la tragique nécessité d'être seul avec Dieu, dans le chemin unique et intracé que nous ouvre au fur et à mesure notre conscience, c'est méconnaître la première exigence de la prudence chrétienne qui est d'abord de courir le risque de vivre intellectuellement, de vivre pleinement. Ce n'est qu'à partir de cet engagement total, de cette plongée dans le risque initial de la vie *personnelle*, que la crainte instinctive de l'aventure cesse de se substituer à cette sœur inséparable de l'héroïsme qui s'appelle la prudence surnaturelle.

Je veux citer ici tout entier le paragraphe que M. Thibon intitule "*Risque et dignité métaphysique*." Le risque, écrit-il, est fonction de la fin. Et plus la fin d'un être est élevée (autrement dit, plus cet être est d'essence supérieure), plus le risque s'élargit et se multiplie pour lui. Une plante, pour réaliser sa destinée, court plus de risques qu'un minéral, un animal en court plus qu'une plante, un homme plus qu'un animal et un homme voué à des tâches plus qu'un homme ordinaire. L'être qui court le moins de risques est ici-bas l'être le plus voisin du néant. Qui ne risque rien n'a rien, affirme la sagesse populaire. Il serait tout aussi juste de dire, en toute rigueur métaphysique : qui ne risque rien *n'est* rien.

"Cette corrélation entre le risque et la dignité métaphysique s'explique facilement ; elle tient à l'essence même de la création matérielle. En effet, plus un être matériel tend à dépasser la matière par sa nature et par son agir (comme c'est, par excellence, le cas de l'homme), plus aussi la somme des éléments inférieurs qu'il doit dominer et hiérarchiser est considérable, plus les forces de régression et de dissolution qui habitent la matière se révoltent contre lui et plus

l'équilibre qu'il réalise est instable et menacé. En ce monde, dignité métaphysique et fragilité (c'est-à-dire risque) sont tragiquement associées, et les réalités les plus hautes vacillent aux souffles d'en bas. Mais elles vacillent sans tomber, parce que, conjointement au risque, grandit la prudence, dont l'essence même est de dominer et d'asservir le risque. L'animal est plus fragile que la plante, mais il a son instinct pour le guider à travers les risques qui l'entourent, l'homme est plus fragile que tout, mais il a sa raison pour éclairer son chemin semé des pires embûches. Le risque est fait pour être couru : chaque être porte en lui de quoi surmonter les risques auxquels sa nature ou sa vocation l'exposent. De ce point de vue, *le risque se confond avec la chance*, et la gravité du risque couru donne la mesure de la grandeur du succès promis. "Dans l'histoire des individus comme dans celle des collectivités, écrit Bergson, les plus grands succès ont toujours été pour ceux qui ont su courir les plus grands risques." Le plus grand risque est fonction du plus grand destin. Socrate mourant s'enchantait du "beau risque" de l'immortalité, Blaise Pascal pousse l'homme au pari suprême. . . ."

M. Thibon nous définit ensuite le risque chrétien, qui n'est en définitive qu'une mise en ordre, une subordination, par le sacrifice, des valeurs inférieures aux valeurs supérieures et, à l'extrême limite, de tout l'imparfait au Parfait subsistant. C'est le *todo y nada* de saint Jean de la Croix qui ferme le cercle du risque parfait. Tout sacrifier, tout immoler à l'Amour parce que l'Amour est tout ; risquer tous les biens matériels, y compris la vie, risquer même (subjectivement du moins) le bonheur éternel, et s'en remettre tout entier au bon vouloir de Dieu, en faisant à l'Amour une confiance totale : Voilà le risque chrétien, risque suprême qui est au fond la suprême sécurité, puisque perdre sa vie c'est la sauver. "Si, dans l'ordre des choses temporelles et relatives, *les plus grands succès ont toujours été pour ceux qui ont couru les plus grands risques*, pourquoi le risque total ne déboucherait-il pas sur un triomphe absolu ?"

Cette entière subordination de toutes choses à l'unique

nécessaire qui est de glorifier Dieu, très peu d'hommes et même très peu de chrétiens l'instaurent dans leur vie. À la prudence du risque et de l'option, ils substituent la prudence de la stagnation et de l'égoïsme; à la vraie prudence, ils substituent la fausse. "La vraie prudence a deux yeux : l'un est fixé sur le but à atteindre, l'autre sur le risque à courir; elle voit jusqu'au bout, et c'est pourquoi elle sait affronter le risque. La fausse prudence est en quelque sorte éloignée, elle n'a qu'un œil braqué sur le risque, elle ne voit pas plus loin que le risque, et c'est pourquoi elle se refuse à le courir." Il ne reste plus qu'un désir : celui d'éviter le risque à tout prix, ce qui est au fond le risque le plus idiot, puisque c'est s'installer dans l'éternel croupissement. On ne rêve plus alors que carapaces et garde-fous et la vie se transforme en une vaste entreprise "d'assurances contre tous risques".

Toute philosophie de la vie qui repose sur cette fausse prudence brime et paralyse la personne qui n'a plus l'exercice nécessaire à son épanouissement intégral. La rareté croissante des *personnes*, des âmes vivantes dans notre monde automatisé est due, pour une bonne part au triomphe progressif d'une sagesse bourgeoise et primaire. Au lieu de chercher la sécurité dans la loi divine qui devient en nous la vertu et dans les sanctions de misère et de maladie qui avertissent de l'égarement, les sociétés modernes se sont employées tout entier à la conquête des immunités artificielles et extérieures, avec le vague espoir de remplacer ou de déjouer la Providence. La civilisation, dont nous sommes imprégnés jusqu'aux moelles, ne cherche pas à diminuer les traces morales du péché originel, mais à supprimer artificiellement dans les corps et la société la douleur causée par ces traces. Elle veut arracher des mains de la Providence son bâton de commande, et pour cela, elle s'efforce au moyen de subsides, de pensions, d'assurances, de vaccins etc, de créer à l'homme un paradis de sécurité et d'impunité. Tout évolue dans un contexte matérialiste et on ne croit, au fond, qu'à la matière, aux appuis matériels, aux sécurités matérielles. A l'extrême pointe de cet esprit, conduit là par

une logique de somnambule, l'Allemagne hitlérienne ferme le cercle vicieux du matérialisme, et pour le gain illusoire de commander toutes les sécurités matérielles, elle risque la guerre et déclenche le plus grand cataclysme de l'histoire humaine. C'est seulement ainsi, en menant le mal et le mensonge à ses conséquences extrêmes, qu'Hitler venge la Providence reléguée et bafouée, mais cette vengeance nous comprendrons tout à l'heure qu'il la pratique surtout sur lui-même et les hordes qu'il conduit.

Cette dernière considération n'est évidemment pas de M. Thibon qui écrivait à la veille de la guerre, mais elle découle à première vue de la prudence matérialiste qu'il dénonce sous le nom de *fausse prudence*. Rien, en réalité, n'est plus imprudent que de mettre sa confiance dans la matière. Une des multiples formes de cette confiance abusive est celle qu'il condamne sous le sous-titre de *Psychologie de l'assurance*. "On a sa maison assurée contre l'incendie, écrit-il, son auto contre les accidents et le vol, son bétail contre la mortalité, on emporte en voyage un flacon d'aspirine pour s'assurer contre la migraine, on est d'ailleurs déjà vacciné contre la plupart des maladies infectieuses; on fait aussi des lois en vue de préserver tous les hommes du risque de la vieillesse et du chômage etc. A la limite plus de hasards, plus d'aléas, tout est prévu, réglé, garanti, on ne risque plus rien. Notre époque — et ce n'est pas là un de ses traits les moins significatifs — semble placée tout entière sous le signe de l'assurance."

Il va de soi que l'auteur ne s'élève pas contre le recours à l'assurance pour réduire dans nos vies la part du hasard et du risque, mais il dénonce les dangers et les méfaits d'une certaine psychologie *d'assuré*; il ne veut pas de "ce besoin mesquin d'une garantie *absolue et mathématique* contre tous les risques." Pourquoi? Parce que le hasard a sa fécondité propre et que certains rouages importants de l'être humain ne s'actualisent que dans une vie menacée; parce que l'assurance est souvent une prudence contre la prudence, et produit un état psychologique où l'homme croit suffisant d'avoir été prudent une fois pour toutes et s'abandonne à

un demi-sommeil où s'étirole le dynamisme vital ou spirituel qui était en lui ; parce qu'enfin et surtout elle peut détruire la saine passivité de l'âme, l'attitude religieuse devant le destin et tendre à *protéger l'homme contre la sollicitude divine* ! "Il est sage de prévoir et de lutter parce que nous sommes des hommes, il est sage de ne pas trop prévoir et de s'abandonner parce que nous ne sommes que des hommes. Le hasard fait souvent mieux les choses que les calculs les plus sûrs."

A la phobie du risque se mêle souvent une autre forme, beaucoup plus odieuse, de fausse prudence ; c'est celle de la perversité méthodique, qui engendre *l'art de pécher avec mesure et sans risques*. Rien de plus ignoble que cette circonspection et cette perfidie dans le mal. A moins d'un motif vraiment désintéressé et supérieur, nous devons désirer paraître aux yeux du monde ce que nous sommes en secret. Qu'on se rappelle les anathèmes de Notre Seigneur contre les Pharisiens. "Il y a, écrit M. Thibon, un reste de santé et parfois de grandeur à pécher jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'au châtement inclus. Car le châtement, suivant le grand mot de saint Augustin, c'est *l'ordre du crime*, c'est le seul lien qui rattache le mal à l'harmonie universelle et au bien. *Il faut que le mal fasse le mal.*" Soustraire le mal au risque qui peut le rattacher à la Rédemption, c'est tomber dans la plus coupable des fausses prudences.

Contre la saine prudence on ne pèche pas seulement par fausse prudence, on peut aussi le faire par imprudence, passant de la crainte mauvaise du risque, à l'idolâtrie ou au fétichisme du risque. Ce n'est plus le danger accepté pour atteindre un but, c'est le danger recherché pour lui-même ou le frisson qu'il procure. Cette religion absurde du risque gratuit a eu ses prophètes : Nietzsche, Whitman, d'Annunzio, Gide, etc. "Le goût morbide du risque a poussé sur le terrain de la fuite morbide du risque", et nous assistons à une déviation de l'héroïsme, à une caricature du véritable héroïsme. Ce qui importe, ce n'est pas de gagner ou de perdre, c'est de risquer et de parier. Monstrueusement, le risque devient Dieu, et ce culte égaré conduit à une forme

romantique de pharisaïsme. Le pharisien classique pense implicitement que le mal *commence* au risque tandis que le pharisien romantique croit que le mal finit au risque. Le danger et la souffrance lavent de toute tache : "tout vaisseau est pur qui fait naufrage —." L'idolâtrie du danger conduit à celle du malheur et de la souffrance.

Comme "la sclérose et la pourriture ont de secrètes affinités", le culte du risque et la prudence matérialiste ne sont au fond que les rameaux divergents d'un même tronc. Ils naissent tous deux d'une même méconnaissance pratique de Dieu. Ce sont les parasites de l'âme fermée qui est une âme morte. Comme on n'échappe au risque fécond que pour tomber dans le risque stérile, on verra coexister dans une même âme le faux héroïsme et la phobie de dangers imaginaires, la fausse prudence et un goût étrange pour certains risques absurdes. "Le même alliage impur se retrouve à l'échelle collective : nous voyons des hommes d'État dont la fausse prudence s'ingénie à *assurer* les hommes contre les dangers de la liberté et de l'effort individuel (totalitarisme étatique) et contre les caprices de la nature (eugénisme), tandis que, simultanément, leur faux sens du risque les tend à les précipiter dans la monstrueuse aventure d'une guerre universelle." Quand on est coupé de sa source, isolé de son créateur, on ne sort d'un égarement que pour tomber dans un autre, errant ainsi d'une vraie platitude à une fausse grandeur, du suicide par atrophie, au suicide par explosion.

Le risque vaut ce que vaut l'objet pour lequel il est couru et de là vient la grandeur du risque chrétien qui "consiste à la limite à savoir risquer pour Dieu tout ce qui n'est pas Dieu. Le chrétien sait ce qu'il risque et pour qui il le risque. Il voit Dieu derrière la mort, il espère à travers le désespoir, il peut *sentir* qu'il risque tout mais il *sait* qu'il ne risque rien." De plus, s'il risque tout pour Dieu, s'il préfère Dieu à tout, il ne méprise rien d'un mépris absolu. Tout ce qui a valeur réelle, il l'accueille et l'insère à sa place; de même que la grâce ne détruit pas la nature, la prudence surnaturelle ne s'oppose pas à cette prudence humaine qu'elle divinise.

Sur ce sujet vital et épineux des relations de grâce et nature, en regard d'une prudence intégrale, M. Thibon résume ainsi sa pensée et cette conclusion me paraît admirable : "Le chrétien sait que la nature est le support *nécessaire* de la grâce. *Primum vivere*. Cela le garde du surnaturalisme et de la vaine imprudence. Mais il sait aussi que la *nature doit être subordonnée à la grâce*. Quærite *primum regnum Dei*. Et cela le garde du naturalisme et de la fausse prudence. Ces deux priorités jouent sur des plans différents; elles ne s'excluent pas, elles se complètent. La vraie prudence ne consiste ni à immoler la grâce à la nature ni à sacrifier la nature à la grâce; elle consiste à mettre la nature — sans rien méconnaître de son ordre et de sa dignité propres — au service de la grâce. Et quand la nature sert la grâce, la grâce à son tour sert la nature, car *l'homme ne peut être sauvé que totalement*. Le salut ne se livre pas "par pièces détachées"; la partie qui veut se sauver seule se corrompt en ruinant le tout dont elle dépend, et le naturalisme et le surnaturalisme qui convient l'homme à ne sauver qu'une partie de lui-même le convient en réalité à se perdre tout entier. Courir le risque chrétien, c'est tout simplement courir la chance du salut *intégral* de l'homme."

A cette belle étude, qui me paraît être la pièce de résistance du *Risque Chrétien*, surtout à cause du sujet traité, M. Gustave Thibon ajoute deux appendices de longueur inégale. Le premier et le plus long dit "à quelles conditions un chrétien peut être belliciste." Le chrétien ne peut vouloir la guerre que lorsque tout ce qui était moralement possible pour l'éviter a été fait, et ensuite il doit la faire en chrétien. S'il ne doit pas trembler de peur, il ne doit pas non plus trembler de haine. Pour acheter une épée, il peut vendre son manteau, (c'est-à-dire donner sa vie), mais non pas son âme. "Ce qui peut arriver de pire au chrétien qui ceint l'épée, même pour la meilleure des causes (admettons à la limite, que ce soit pour la défense des droits de Dieu et de l'Eglise), ce n'est pas être vaincu, c'est de finir, même vainqueur, par ressembler à son ennemi." Dans la deuxième appendice, l'auteur nous donne un judicieux compte-rendu

des *Anticipations à une morale du risque*, ouvrage trop peu connu que M. Noël Vesper publiait dès 1914, et il salue en ce dernier "le plus dangereux philosophe et le plus noble poète du risque chrétien."

Si j'ai parlé aussi longuement du travail de M. Thibon, c'est d'une part à cause de sa valeur intrinsèque et d'autre part à cause de l'importance de la matière étudiée. On m'informera peut-être qu'il eut été plus simple d'y renvoyer le lecteur. Tout le premier, j'aurais bien préféré cette solution, mais je me suis souvenu qu'avec la guerre ces textes devenaient à peu près introuvables et, pour ceux que la vérité intéresse encore, je me suis fait un devoir de résumer et de transcrire.

(à suivre)

le 8 avril, 1942.

GABRIEL LUSSIER O. P.

LE PASSÉ DE L'ANTISÉMITISME EN FRANCE

Dans les *Lettres aux Américains* que vient de publier M. Gustave Cohen¹, certains chapitres vécus sont particulièrement émouvants : son témoignage, paru ici même, sur la demi-famine de la France; le récit de son refoulement par les Allemands et de son congé sous leur pression; ses pages vibrantes sur la jeunesse française, où passe l'affection d'un maître qui se double d'un homme de cœur, morceau vengeur auquel applaudiront tous ceux qui ont vécu avec la jeunesse l'entre-deux-guerres. Nous en dirons autant de ses vues sur l'antisémitisme. Elles reflètent une épreuve personnelle, exemple de ce calvaire immérité que souffrent de bons Français en raison de leur seule origine; elles en soulignent l'iniquité, l'amputation qui en résulte pour le patrimoine intellectuel de la nation, l'impopularité dans le public et même chez ceux qui doivent exécuter les ordres de l'envahisseur. L'antisémitisme présent est en effet nettement une doctrine importée. Cela ne veut pas dire qu'il ne puisse trouver quelques précédents en France même. Il ne s'agit pas non plus de nier qu'il puisse exister ailleurs un problème juif : M. Gustave Cohen l'indique avec toutes les nuances voulues. Plusieurs millions d'Israélites, en Europe orientale, forment des minorités compactes, non assimilées, séparées des autres peuples par les mêmes haines invétérées qui séparent aussi bien le Roumain du Hongrois ou le Serbe du Bulgare, murées par surcroît dans leur ritualisme exclusif : elles représentent un autre stade de civi-

(1) Gustave Cohen, *Lettres aux Américains*. Montréal, l'Arbre, 1942. In-12 de 124 pages.

lisation; elles essaient au loin, et leurs émigrants gardent parfois un pli ancestral, tout en ayant fait un saut trop brusque et en s'étant déracinés avec les risques moraux que cela comporte; ils prennent alors figure d'intrus; c'est eux, hélas, dont la rencontre à Vienne a déchaîné l'hystérie de Hitler. Il se peut que leur affluence grandissante en France, depuis les persécutions, ait introduit un facteur de trouble, d'autant qu'elle coïncidait avec l'indiscrétion de leur coreligionnaire Léon Blum dans le choix de ses collaborateurs : à ce fait très précisément délimité se ramène aussi tout le faux problème des naturalisés. Mais les Juifs d'origine française, disséminés, peu nombreux, installés au pays depuis des siècles, reconnaissants envers lui d'être traités comme ses enfants, l'étaient devenus en effet au même titre qu'eux tous, démontrant par les faits l'odieuse des solutions violentes et l'absurdité des explications par le déterminisme de la race.

J'ai dit cependant qu'il existe en France des précédents. Mais on n'en trouvera pas un seul à l'époque classique. Le judaïsme est alors envisagé exclusivement sous l'angle religieux. Le peuple juif est le peuple témoin, que l'on plaint et que l'on respecte dans sa tragédie, le peuple dépositaire des prophéties et des promesses, et dont l'aveuglement vérifie les Écritures, le "Juif charnel", dit Pascal, qui s'est attaché à la lettre, et dont la conversion marquera l'achèvement de l'œuvre rédemptrice. On se réjouira des conversions individuelles, et le Juif baptisé entre de plein droit dans l'Église; comme d'ailleurs son obstination est annoncée et voulue de Dieu, on n'essaiera même pas de le ramener en masse, ou de l'éliminer, tels les hérétiques. Il mène à côté des autres son existence spéciale. Et il ne viendrait aucunement à l'idée d'un Français classique de s'imaginer que cet homme qui lui a porté sa Bible, dont la famille lui a donné son Dieu, se distingue de lui par sa nature physiologique ou nationale.

Peut-être l'antisémitisme est-il une forme de romantisme, dans la mesure où le romantisme, s'éloignant de "l'homme universel", insiste sur les particularités. Il est, davan-

tage, un fruit de l'évolutionnisme historique. Je n'en vois pas de trace, cependant, chez un Taine, malgré les nombreuses amorces que sa philosophie offre au racisme. J'en vois plutôt chez Renan. Renan se plaît à retrouver dans les traits permanents d'Israël les origines du christianisme. Anatole France surenchérit, montrant en saint Paul un "Bédouin du désert", "un sémite, étranger à la pensée latine, au génie des Germains et des Saxons, étranger aux races dont sortirent ces théologiens, qui, à force de faux sens, de contresens et de non-sens, ont trouvé un sens à ses épîtres falsifiées"; le Christ, "Juif pauvre, vaguement communiste", "ne fut en somme qu'un nabi et le dernier des prophètes d'Israël"; "ce qu'on appelle le triomphe du christianisme est plus exactement le triomphe du judaïsme". "Les Romains ressentiaient devant la pensée asiatique du dégoût et de l'effroi, poursuit cette paraphrase sarcastique mais fidèle du renanisme. S'ils avaient raison de la craindre, ils avaient tort de la mépriser. C'est une grande sottise que de mépriser un danger".¹ On reconnaît ici la fameuse phrase de Maurras sur "le venin du Magnificat" qu'atténue le plain-chant de l'Eglise; on comprend mieux comment Maurras, à travers les divergences politiques, s'est toujours affirmé disciple d'Anatole France; on remonte à la source de l'antisémitisme tel que le professe *l'Action française*, et l'on voit qu'il s'associe étroitement, en cette source, avec un positivisme conservateur qui découle aussi en partie de Renan. L'affaire Dreyfus en procédait, de même qu'il peut faire taire aujourd'hui certains scrupules sur les lois nazies.

Mais Anatole France, Renan, restaient des lettrés du dix-neuvième siècle, des personnalités officielles de la République, des sceptiques jonglant avec les idées, pour qui ces rapprochements n'étaient qu'un jeu, et qui auraient été bien fâchés de ne pas rendre hommage à cette "minorité admirable" d'Israël "qui protestait contre les erreurs de la majorité de la nation" (Renan, *les Evangiles*), de ne pas reconnaître qu'Iaveh le dieu des Juifs, primitivement "stu-

(1) Anatole France, *Sur la pierre blanche*.

pide, féroce, ignare, cruel, grossier, mal embouché, le plus bête et le plus méchant des dieux", "se convertit aux idées pacifiques, aux idées de justice", et finit par travailler "à la conquête des classes laborieuses et à la révolution sociale" (Anatole France, *Sur la pierre blanche*). Irréligieux, distillant une subtile incroyance, ils auraient eu honte de prêter à un fanatisme. Pour trouver parmi nos grands écrivains un antisémitisme virulent, frénétique, il faut remonter à Voltaire.

Voltaire hait les Juifs. Son *Essai sur les mœurs* les oppose à la magnanimité des Arabes. "On ne voit, au contraire, dans les annales du peuple hébreu aucune action généreuse. Ils ne connaissent ni l'hospitalité, ni la libéralité, ni la clémence. Leur souverain bonheur est d'exercer l'usure avec les étrangers; et cet esprit d'usure, principe de toute lâcheté, est tellement enraciné dans leurs cœurs, que c'est l'objet continuel des figures qu'ils emploient dans l'espèce d'éloquence qui leur est propre. Leur gloire est de mettre à feu et à sang les petits villages dont ils peuvent s'emparer. Ils égorgent les vieillards et les enfants; ils ne réservent que les filles nubiles; ils assassinent leurs maîtres quand ils sont esclaves; ils ne savent jamais pardonner quand ils sont vainqueurs; ils sont les ennemis du genre humain. Nulle politesse, nulle science, nul art perfectionné chez cette nation atroce." Voilà pour les temps reculés. Même de nos jours, "vous êtes frappés de cette haine et de ce mépris que toutes les nations ont toujours eus contre les Juifs: c'est la suite inévitable de leur législation; il fallait, ou qu'ils subjuguassent tout, ou qu'ils fussent écrasés... Leur politique absurde subsista quand elle devait changer; leur superstition augmenta avec leurs malheurs; leurs vainqueurs étaient incirconcis; il ne parut pas plus permis à un Juif de manger dans un plat qui avait servi à un Romain que dans le plat d'un Amorrhéen. Ils gardèrent tous leurs usages, qui sont précisément le contraire des usages sociables; ils furent donc avec raison traités comme une nation opposée en tout aux autres; les servant par avarice, les détestant par fanatisme, se faisant de l'usure un devoir sacré. Et ce sont nos pères!"

In cauda venenum. Ce déchainement vise en réalité la Bible à travers le peuple qui l'a produite. Ici comme ailleurs, Voltaire prend le contre-pied de Pascal. Les Juifs lui sont odieux en tant que dépositaires de l'Écriture et témoins des prophéties; il s'agit de les avilir pour détruire leur témoignage. Ses pamphlets le manifestent sans détour. "C'est là le peuple saint ! s'exclame l'*Examen important de milord Bolingbroke*. Certes, les Hurons, les Canadiens, les Iroquois ont été des philosophes pleins d'humanité, comparés aux enfants d'Israël; et c'est en faveur de ces monstres qu'on fait arrêter le soleil et la lune en plein midi !... Est-ce l'histoire de Gargantua ? est-ce celle du peuple de Dieu ? Et qu'y a-t-il de plus insupportable, ou l'excès de l'horreur, ou l'excès du ridicule ? Ne serait-ce pas même un autre ridicule que de s'amuser à combattre ce détestable amas de fables qui outragent également le bon sens, la vertu, la nature et la Divinité ? Si malheureusement une seule des aventures de ce peuple était vraie, toutes les nations se seraient réunies pour l'exterminer; si elles sont fausses, on ne peut mentir plus sottement."

L'antisémitisme de Voltaire n'est qu'une face de son antichristianisme. Il nous fait hausser les épaules. Mais prenons-y garde : si Voltaire n'agit plus directement, il n'en renferme pas moins tout un réservoir d'anecdotes qui courent le monde, colportées de compilateur en compilateur, passées à l'état de lieux communs, sans que l'on en sache l'origine; il en va de même en littérature, et dans les collèges canadiens certains panégyristes exclusifs des classiques seraient étonnés d'apprendre combien de jugements stéréotypés ils lui doivent... Le sujet qui nous occupe revient particulièrement souvent sous sa plume; il y met une sorte de fureur; et je demande pardon à mes lecteurs des traits déplaisants que j'ai dû citer, mais il y a pire : les obscénités abondent. M. Streicher, le spécialiste du genre en Allemagne, a de quoi puiser dans un tel arsenal. Et c'est en quoi ces textes me paraissent instructifs. Si, chez les hitlériens, l'antisémitisme plonge ses racines dans un matérialisme de la race, il ne trouve d'auxiliaires, dans la pensée fran-

çaise, que chez des écrivains hostiles ou méfiants envers l'Évangile : il leur sert de prétexte pour attaquer, contester ou tronquer le génie chrétien; on s'explique mieux ainsi l'insistance avec laquelle un Pie XI, après l'avoir fait condamner par le Saint-Office, rappelait que "nous sommes spirituellement des Sémites"; peut-être même devra-t-on constater qu'en vue de triompher du Christ, le néo-paganisme romain comme le néo-paganisme germanique sont obligés nécessairement de chasser les Juifs. Beaucoup d'honnêtes gens s'y trompent, lorsqu'ils s'en tiennent aux apparences, à l'inflexibilité de la synagogue, aux bousculades de la politique et à ses véhémences, aux faits divers; s'ils connaissaient un peu les "mauvais auteurs", ils éviteraient sans doute de prendre des vessies pour des lanternes et d'adopter ingénument des tendances directement contraires à l'ordre qu'ils s'imaginent défendre.

AUGUSTE VIATTE

(Tous droits réservés).

LE DOUANIER ROUSSEAU

New-York, 20 mars

Les messieurs en habit, les dames couvertes de vraies perles, la douzaine d'artistes — vrais aussi — qui, jusque vers minuit, défilèrent l'autre soir devant les Douanier Rousseau du Musée d'Art Moderne, consacraient par leurs hommages le génie et la gloire de ce "modeste fonctionnaire de la Ville de Paris". Ils accomplissaient ainsi un rêve de la vérité duquel lui, du moins, n'a jamais douté : il savait qu'il était un des plus grands peintres de son temps et qu'un jour on le reconnaîtrait pour tel. Il y fallut simplement à peu près le nombre d'années que l'Eglise met elle-même à canoniser ses Saints.

Cette inévitable consécration mondaine nous apporte ainsi une dernière raison de ne pas être d'accord avec M. Edward Alden Jewell quand il parle, dans le *New York Time* (18 mars), du "cas étrange d'Henri Rousseau, le petit fonctionnaire français des Douanes". Quelle "étrangeté" voit-il dans ce cas-là ? Nous avons ici, au contraire, le cas le plus exemplaire, le type le plus normal d'un véritable artiste.

Sa vie avec ses histoires d'amour, ses quiproquos continuels, ses démêlés avec les tribunaux, semble sortir du plus pur Courteline. Que des chefs-d'œuvre admirables de sagesse et de pondération aient pu naître d'une vie aussi funambulesque, il n'y a rien là qui doive nous étonner, mais rien aussi qui ne nous rappelle la rançon presque inévitable de certaines réussites de l'art humain. Henri Bergson disait :

“de loin en loin, par un accident heureux, des hommes surgissent dont les sens ou la conscience sont moins adhérents à la vie. La nature a oublié d'attacher leur faculté de percevoir à leur faculté d'agir... Ce sont les artistes.” Il est clair que les sens du Douanier “adhéraient” assez mal à la vie.

Il avait sur l'art et sur les œuvres d'art les idées les plus ridicules qui soient, la philosophie la plus saugrenue — des goûts déshonorants : toute la dignité de l'art tenait pour lui dans la copie de la nature, il n'admirait guère Cézanne dont il disait qu'il pourrait bien, lui Rousseau, “finir” tous les tableaux ; il avait le plus grand respect pour les œuvres de Bougereau et sa mort lui fut un deuil cruel. Mais quand cet homme, la tête bourrée de préjugés et d'idées absurdes, prenait ses couleurs et ses pinceaux, la plus pure, la plus exigeante beauté naissait sous ses doigts. Tout cela est bien ennuyeux pour les Intellectuels, et les amateurs de Philosophie de l'Art, mais nous n'y pouvons rien : la bonne peinture ne se fait pas avec de bons principes et de bonnes idées. Elle se fait avec de bons yeux, de bonnes mains — et un brin de rêve. On se berce de l'idée qu'avec “une saine Philosophie de l'art” on pourrait faire d'un mauvais peintre un bon, et le Douanier Rousseau, avec les idées ridicules que nous avons dites, ne cessait de faire des merveilles. En réalité les grands artistes pensent très peu. Même les grands poètes. Là encore le Douanier Rousseau ne fait pas exception à la règle commune.

Ce double “détachement” d'avec la pensée et la vie, comme disait Bergson, favorisait évidemment en lui des dons infiniment précieux : et d'abord le don de poésie. Je pense aux œuvres, d'ailleurs non dénuées de charme, qu'un autre peintre français expose en ce moment même à New-York : en mêlant tout ensemble, le théâtre avec la vie, les décors avec les songes, il n'arrive pas un instant à nous donner ce sentiment d'inconnu sans limites et de rêve enchanté que suscitent aussitôt les feuilles et les branches minutieusement copiées du Douanier : c'est que le mystère du monde est en nous, bien plus que dans les choses. Ce mystère, comme

la nuit, tombe tous les jours, sur certains cœurs — ou, pour mieux dire, cette nuit remonte d'eux, renouvelée tous les jours.

C'est son mystère à lui, son propre enchantement que le Douanier parvient à nous communiquer. Et il y parvient parce qu'il est un très grand peintre. Ce serait, en effet, une méprise de croire que ce qu'il y avait en lui de pure et très secrète poésie s'exprimait par ses sujets, par ses thèmes poétiques. Non, comme ses vers ou ses idées, ces thèmes-là étaient chez lui des plus médiocres. Ce que nous avons ici c'est une vraie poésie de peintre : je veux dire que toute la poésie du cœur s'y exprime directement par la poésie des formes. Or cette "poésie des formes", cette expression de la réalité intime d'un être par la valeur poétique des formes qu'il emploie, c'est cela même qui est le langage propre des vrais artistes, des seuls artistes — et dans leurs œuvres, elle suffit à tout dire et à tout relever. Elle donne, par exemple, ici, à la sombre toile un peu blafarde du *Rêve dans la Forêt* et à son sujet ridicule, la noblesse austère d'un Uccello ou d'un Piero della Francesca...

On se demande comment de telles œuvres ont pu tant prêter à rire, comment on a pu ne pas sentir en dépit des gaucheries, cette grandeur, la constante dignité de ce style : une grandeur si liée à l'homme même et à l'essence de son art qu'on la trouve déjà tout entière dans les premières œuvres (dans *Le Château Fort* ou *La Tempête dans la Jungle*) comme dans les chefs-d'œuvre qui précéderent la mort.

Par-dessus les branches des arbres la lune monte dans les cieux clairs. A travers les feuillages les fauves fixent sur nous leurs yeux ronds. Depuis longtemps les Académiciens illustres ont disparu. Une fois de plus on pensera que, décidément, ces Français qui proposent et finalement imposent à l'univers de telles naïvetés ne sont pas des gens sérieux. Quant à admettre que ces choses-là illustrent assez précisément et assez dignement l'essentiel des raisons pour lesquelles on va se battre aujourd'hui au delà des mers...

M.-A. COUTURIER

LA MORT DE PIERRE LE MOYNE D'IBERVILLE

Des recherches sur la carrière de Pierre Le Moyne d'Iberville nous ont amené à étudier les circonstances de sa mort. Cet événement est fécond en problèmes. Des sources plus complètes et des documents plus explicites apporteront-ils, quelque jour, une solution définitive ? En attendant, un travail préliminaire de clarification s'impose et il n'est pas inutile de donner les résultats auxquels un tel travail aboutit.

Les circonstances qui entourent les derniers jours d'Iberville sont aussi obscures que l'histoire de ses premières années.¹ Les documents que nous avons ne permettent pas d'avancer beaucoup d'affirmations précises, ce qui a fourni à certains historiens l'occasion de multiplier des assertions qu'on ne saurait accepter sans critique. Il s'agit donc de confronter ces assertions avec les textes documentaires et de faire la distinction nécessaire entre les faits établis, les faits probables et les propositions sans fondement.

Nous savons qu'Iberville quitta l'île de Nevis dans la nuit du 21 au 22 avril 1706, à destination de Saint-Domingue, où l'attendaient quatre vaisseaux de son escadre.² Il les rejoignit probablement quelques jours plus tard. Il dut y faire un séjour assez prolongé puisque, le 17 mai suivant, il signait à Saint-Domingue un acte par lequel il devenait l'unique propriétaire de la cacaoyère qu'il exploitait avec Cauchon de Maurepas depuis 1701.³ Pendant ce temps, il eut le loisir de constater toutes les possibilités qu'offrait Hispaniola comme base d'opérations contre les

(1) Cf. G. Frégault, "L'enfance et la jeunesse de Pierre Le Moyne d'Iberville," *Mid-America*, XXIII, 1941, 223-235.

(2) "Journal tenu par Monsieur le Chevalier de Maupeou Commandant le vaisseau du Roy le Phoenix de L'escadre de Monsieur D'Iberville," *Archives de la Marine (AM)*, B4, 31 : 172v.

(3) E. de Cathelineau, "Les beaux mariages d'une Canadienne," *Nova Francia*, VI, 1931, 157, n.2.

colonies anglaises. Quand il eut vu qu'il pouvait sans peine y lever quinze cents flibustiers, il était revenu, dit-on, à son projet d'attaquer la Jamaïque. Dans ce dessein il ajouta à ses cinq vaisseaux un brigantin de quatorze canons monté par cent vingt hommes.⁴

Toutefois, il était évident que ce renfort ne suffisait pas. Les établissements anglais, alertés, pouvaient offrir une résistance vigoureuse. Iberville le savait aussi bien que personne, et c'était précisément pour cette raison qu'il avait dû se contenter de piller Nevis, au lieu d'entreprendre l'expédition beaucoup plus considérable qu'il avait projetée. Il faut ajouter qu'une forte escadre ennemie rôdait dans les parages des petites Antilles et qu'il fallut toute l'habileté d'Iberville pour la déjouer, lorsque celui-ci sortit du port de la Petite-Rivière, où il avait rassemblé ses vaisseaux.⁵ Ce fut sans doute pour obtenir la collaboration des Espagnols qu'Iberville partit alors pour la Havane. Le *Mémoire succinct* l'affirme : "Voulant exécuter son dessein proposé en 1703 sur la flotte de Virginie et sur celle de Terre-Neuve et contre les colonies anglaises, depuis la Caroline jusqu'à Baston, il se rendit à la Havane où il mourut le 9 juillet 1706."⁶

Les projets antérieurs qu'avait conçus Iberville corroborent cette affirmation. Dès 1703, il avait proposé à la Cour — idée que celle-ci n'envisageait pas sans répugnance⁷ — d'aller à La Havane vers la fin de juillet et d'inviter les autorités espagnoles à lui fournir quatre ou cinq cents hommes pour renforcer les troupes de débarquement qu'il

(4) P.F.X. de Charlevoix, *Histoire de l'Isle Espagnole ou de S. Domingue*, 2 vols., Paris, 1730-1731, II, 386-387.

(5) *Ibid.*, 387.

(6) "Mémoire succinct de la naissance et des services de défunt Pierre Le Moine, seigneur d'Iberville, Ardilliers et autres lieux, chevalier de Saint-Louis, capitaine des vaisseaux du Roy," Archives du Service Hydrographique (ASH), 115-10 : n.1, imprimé dans L. Guérin, *Histoire maritime de la France*, 6 vols., Paris, 1851-1859, IV, 476. La Harpe écrit aussi qu'Iberville se rendit à La Havane "dans l'intention d'y prendre mille Espagnols," *Journal historique de l'établissement des Français à la Louisiane*, Nouvelle-Orléans et Paris, 1831, 100.

(7) Pontchartrain à Iberville, 4 avril 1703, AM, B 2, 168 : 7-7v.

projetait de lancer contre la Caroline.⁸ En 1705, dans le mémoire qui avait déterminé la métropole à lui fournir l'escadre avec laquelle il avait attaqué Nevis, il était revenu sur cette idée avec beaucoup plus de précision et d'insistance que la première fois. Le gouvernement espagnol, disait-il, entretenait une escadre composée de quatre vaisseaux pour patrouiller les lignes de communication entre Cuba et Vera-Cruz. Ces navires faisaient régulièrement escale à La Havane au mois d'août. Le plan d'Iberville consistait à s'y rendre un peu auparavant et à convaincre les autorités de lui prêter un de ces navires, le *Rosario*, de quarante canons et de deux cents hommes d'équipage, et d'y ajouter un contingent de 250 ou 300 mulâtres.⁹ Le fait qu'Iberville se trouvait à La Havane au mois de juillet, à la veille de l'arrivée de l'escadre dont nous venons de parler, nous porterait à croire qu'il ne s'agissait pas d'une pure coïncidence et que son intention de réaliser le plan qu'il mûrissait depuis trois ans y était pour quelque chose.

Quand Iberville arriva-t-il à La Havane ? Nous n'en savons rien. Ce qui est sûr, c'est qu'il y fut enterré le 9 juillet. "En la ville de La Havane, le 9 juillet de l'année 1706, a été enterré, en cette sainte église paroissiale majeure de Saint-Christophe, *El General Don Pedro Berbila*, natif du royaume de France, il a fait son testament devant son notaire et a reçu les derniers sacrements."¹⁰ Ici, un pro-

(8) Iberville à Pontchartrain, 17 mars 1703, AM, B 4, 25 : 363.

(9) "Proposition d'une entreprise sur la Caroline pour en chasser les Anglais," 1705, AM, B 4, 29 : 214v-215.

(10) "En la Ciud. de la havana en nuebe de Julio de mil sietecientos y seis Anos se enterro en esta Sta Iglesia Parroq^l Maor de Sⁿ Xptoval El Gen^l Dn Pedro Berbila natural del Reyno de francia testo ante Su escrivano Rezivio los Sant^s Sacram^{tos}," Copie de l'acte de sépulture d'Iberville dans A. Chevillon, F. Strowski, etc., *Louisiane et Texas*, Paris, 1938, frontispice. Notons l'erreur évidente du scribe espagnol qui fait d'Iberville un Français de naissance. Au sujet de l'*escribano* mentionné dans le texte, peut-être ne s'agissait-il pas d'un notaire royal, mais de l'écrivain du bord ou encore du commissaire royal qui s'embarqua à la suite de l'escadre, "Conditions sous lesquelles le Roy a accordé à M. D'Iberville ses Vaisx. Le Juste, etc.," 29 août 1705, AM, B 4, 29 : 218; "Mémoire pour servir d'Instruction au Sr. d'Iberville," 3 novembre 1705, *ibid.*, 321, 324.

blème surgit. Quelle est la valeur de cette copie de l'acte de sépulture sur lequel nous nous appuyons pour fixer la date de l'inhumation d'Iberville ? Il existe en effet, dans les notes inédites de l'abbé Casgrain, une autre copie qui présente des divergences considérables; elle se lit comme suit : "En la ville de La Havane, le 5 septembre de l'année 1706, a été enterré, en cette sainte église paroissiale majeure de Saint-Christophe, Monsieur Moin de Berbila, natif du royaume de France; il a reçu les derniers sacrements."¹¹ Quelle copie convient-il d'accepter, et par conséquent à quelle date faut-il s'arrêter : au 9 juillet ou au 5 septembre ?

Plusieurs raisons nous font admettre la première copie comme authentique. C'est d'abord qu'il y a une troisième copie du même document et qu'elle correspond en tous points au premier texte que nous avons cité.¹² La première copie, reproduite dans *Louisiane et Texas* et la troisième, imprimée dans le *Bulletin des Recherches Historiques*, sont deux copies attestées et indépendantes l'une de l'autre.¹³ Une autre raison est que le *Mémoire succinct*, un document tout à fait indépendant de l'acte de sépulture, donne aussi la date du 9 juillet; sans doute le *Mémoire succinct* contient-il nombre d'inexactitudes, mais il ne faut pas oublier que la mort d'Iberville était elle-même un événement assez frappant pour exercer une impression profonde et durable sur son auteur : la veuve d'Iberville, qui l'a inspiré, ou bien Sérigny,

(11) "En la ciudad de la Habana, en cinco de setiembre de mil setecientos seis anos se enterro en esta Santa Iglesia Parroquial Mayor de Sn Cristobal, Monsieur Moin de Berbila, natural del Reino de Francia recibio los santos sacramentos." Nous tenons ce texte de M. l'abbé Lionel Groulx, qui a eu l'obligeance de nous le communiquer.

(12) "En la ciudad de la Habana en nueve de Julio de mil sieteientos y seis anos se enterro en esta Sta. Iglesia Parroquial major de Sn. Xptoval el General Dn. Pedro Berbila natural del Reyno de Francia, testo ante su escribano, Recibio los Santos Sacramentos," "Acte de sépulture de Pierre Le Moyne d'Iberville," *Bulletin des recherches historiques* (BRH), VIII, 1902, 198-199.

(13) Celle de *Louisiane et Texas*, faite le 22 mars 1937, a été attestée par D. Rogelio Monet Rodriguez, curé de la cathédrale de La Havane, et celle du *Bulletin des recherches historiques*, faite le 22 avril 1902, a été attestée par D. Gabriel Alvarez Builla, alors curé de la cathédrale.

qui a peut-être tenu la plume. On peut donc rejeter la copie de Casgrain et conclure qu'Iberville fut inhumé le 9 juillet et non le 5 septembre.

S'appuyant principalement sur le *Mémoire succinct* ou simplement sur les affirmations de leurs devanciers, la plupart des historiens optent pour le 9 juillet 1706.¹⁴ Les rares erreurs commises sur ce point¹⁵ ne sauraient mettre en question un fait si solidement établi. Quant à savoir l'endroit précis où Iberville mourut, c'est un point qu'il est impossible de déterminer exactement. Kingsford commet une erreur manifeste lorsqu'il écrit qu'Iberville mourut en France;¹⁶ il serait oiseux d'y insister. Le fait se produisit-il dans la ville même de La Havane, comme l'écrit l'auteur

(14) [Bénard de La Harpe], *Journal historique*, 100; L. Guérin, *Histoire maritime de la France*, IV, 162; [F. Daniel], *Nos gloires nationales*, Montréal, 1867, 42; E. Aubé, [note sans titre], BRH, II, 1896, 62; F. de Kastner, *Héros de la Nouvelle-France, Le Moyne d'Iberville*, Québec, 1902, 73; C. B. Reed, *The First Great Canadian, The Story of Pierre Le Moyne Sieur d'Iberville*, Chicago, 1910, 232; P. J. Hamilton, *Colonial Mobile*, Boston et New York, 1910, 70; C. W. Alvord, *The Illinois Country*, Springfield, Ill., 1920, 126; G. Bryce, *The Remarkable History of the Hudson's Bay Company*, Toronto, 1910, 53; F.-X. Garneau, *Histoire du Canada*, 2 vols., Paris, 1928, I, 444; C. de La Roncière, *Une épopée canadienne*, Paris, 1930, 187; L. Le Jeune, *Le chevalier Pierre Le Moyne, sieur d'Iberville*, Ottawa, 1937, 240; P. Daviault, *La grande aventure de Le Moyne d'Iberville*, Montréal, 1937, 143; A. Fauteux, *Les Chevaliers de Saint-Louis en Canada*, Montréal, 1940, 95.

(15) Le Page du Pratz, *Histoire de la Louisiane*, 3 vols., Paris, 1758, I, 9, ne donne pas de date précise, non plus que Daniel Coxe, *A Description of the English Province of Carolana, By the Spaniards Call'd Florida, and by the French La Louisiane, As also of the Great and Famous River Meschacebe or Missisipi*, London, 1723, 31. T. Hutchinson, *The History of the Colony of Massachusetts-Bay*, 3 vols., Boston et London, 1764-1828, II, 92, trahit un extrême embarras; pour lui, il y avait au moins deux Iberville: celui qui détruisit le fort de Pemaquid en 1696 et "the Iberville who laid the foundation of the French colony at Mississippi in 1690. He died a year or two after that," c'est-à-dire en 1691 ou en 1692. Par une erreur qui est probablement une erreur de typographie, Marmette fait mourir Iberville le 19 juillet 1906, *Les Machabées de la Nouvelle-France*, Québec, 1878, 164. M. P. G. Roy écrit, sans doute par distraction, qu'Iberville mourut le 5 juillet 1706, *Les petites choses de notre histoire*, série 6, Lévis, 1931, 144.

(16) *The History of Canada*, 10 vols., London, 1887-1894, III, 222. Il ajoute même qu'Iberville avait alors 63 ans, une erreur de dix-huit ans.

du *Mémoire succinct* et comme l'ont répété maints historiens,¹⁷ ou bien à bord du *Juste*, en rade de ce même port, comme l'ont avancé d'autres historiens qui ont voulu être trop précis ?¹⁸ Là encore, il faut avouer que nous n'en savons rien. Aucune source de première main ne permet de vérifier ce détail. Tout ce que nous pouvons dire avec certitude c'est, encore une fois, qu'Iberville fut enterré à La Havane; dire davantage serait forcer les textes documentaires que nous possédons.

Une autre question se pose au sujet de ce qui a amené la mort d'Iberville. L'opinion générale est que le marin succomba à une épidémie.¹⁹ Ce n'est pas avec les documents que nous avons que nous pouvons l'affirmer d'une façon absolument catégorique. L'acte de sépulture n'en parle pas et le *Mémoire succinct* pas davantage. La Harpe croit que cette mort fut causée par suite de "la peste qui régnait alors dans cette île Cuba";²⁰ d'autres disent vaguement des "fièvres",²¹ d'autres de la fièvre jaune,²² d'autres enfin du

(17) La Harpe, 100; Le Page du Pratz, I, 9; Charlevoix, *Histoire de l'Isle Espagnole*, II, 387; Marmette, *Les Machabées de la Nouvelle-France*, 164; G. Bryce, *The Remarkable History of the Hudson's Bay Company*, 53; P. G. Roy, *Les petites choses de notre histoire*, série 6, 144.

(18) E. Aubé, BRH, II, 1896, 62; F. de Kastner, *Héros de la Nouvelle-France*, 73; C. de La Roncière, *Une épopée canadienne*, 187; L. Le Jeune, *Le chevalier Pierre Le Moyne, sieur d'Iberville*, 240; P. Daviault, *La grande aventure de Le Moyne d'Iberville*, 143; A. Fauteux, *Les Chevaliers de Saint-Louis en Canada*, 95.

(19) Dans un mémoire du 30 mai 1738, on lit cependant qu'Iberville, après avoir fait deux voyages au Mississipi, "en avait entrepris un troisième qui l'aurait approché de sa perfection lorsqu'il mourut en route empoisonné, dit-on, par les intrigues d'une nation célèbre qui craignait un tel voisin," ASH, 67-2 : n. 16.

(20) *Journal historique*, 100.

(21) E. Aubé, BRH, II, 1896, 62; P. G. Roy, *Les petites choses de notre histoire*, série 6, 144; Guérin, IV, 162, attribue cette mort à "l'épidémie."

(22) [F. Daniel], *Nos gloires nationales*, 42; Marmette, *Les Machabées de la Nouvelle-France*, 164; F. de Kastner, *Héros de la Nouvelle-France*, 73; C. B. Reed, *The First Great Canadian*, 232; P. J. Hamilton, *Colonial Mobile*, 70; G. Bryce, *The Remarkable History of the Hudson's Bay Company*, 53; C. W. Alvord, *The Illinois Country*, 128; L. Le Jeune, *Le chevalier Pierre Le Moyne, sieur d'Iberville*, 240; A. Fauteux, *Les Chevaliers de Saint-Louis en Canada*, 95.

"mal de Siam",²³ ce qui revient au même.²⁴ C'est là encore une question qu'on ne saurait régler d'une manière définitive. Cependant il existe des indications certaines qu'une épidémie sévissait, sinon à La Havane, du moins sur les vaisseaux d'Iberville. Les victimes furent nombreuses. "Nos vaisseaux qui ont fait l'expédition de Nieves sont revenus à Rochefort, ont rapporté pour 6 millions de piastres, d'Iberville et plus des deux tiers des officiers sont morts en chemin de Nieves à Rochefort."²⁵ Mais tout ce que cela nous permet d'affirmer c'est qu'Iberville mourut alors qu'une épidémie sévissait; cela ne suffit nullement qu'il a succombé à ce mal. On sait qu'il était atteint de malaria; il se peut fort bien qu'une dernière attaque l'ait emporté.

L'acte de sépulture d'Iberville indique que celui-ci fut enterré dans "l'église paroissiale majeure" de Saint-Christophe. Il faut nous en tenir à cela et ne pas traduire cette expression par "cathédrale", comme on l'a souvent fait. En 1706, La Havane n'avait pas de cathédrale. Ce n'est que quatre-vingts ans plus tard, en 1786, que le roi d'Espagne, Charles III, conçut le projet de faire de La Havane un siège épiscopal, projet qui fut confirmé par un décret pontifical du 10 septembre 1787. En 1789, l'ancienne église San Ignacio, construite par les Jésuites en 1724 et convertie en église paroissiale en juin 1767, après l'expulsion de l'ordre, devint cathédrale de La Havane sous le nom de La Santa Iglesia Catedral de la Inmaculada Concepción.

C'est la cathédrale actuelle et la seule que La Havane ait jamais eue. Il ne peut donc être question de "première" et de "seconde" cathédrale, comme parle Le Jeune.²⁶

Il est clair qu'Iberville ne put être enterré dans la cathé-

(23) C. de La Roncière, *Une épopée canadienne*, 187; P. Daviault, *La grande aventure de Le Moyne d'Iberville*, 143.

(24) J. Delanglez, *The French Jesuits in Lower Louisiana*, Washington, D. C., 1935, 84, n. 9.

(25) "Marine," septembre 1706, Bibliothèque Nationale, Manuscrits français (BN, Mss. fr.), 22692 : 428v. Dans un autre document intitulé "Table alfabétique," on lit aussi : "Plus des $\frac{2}{3}$ des officiers sont morts en chemin de Nieves à Rochefort," *ibid.*, 234.

(26) *Le chevalier Pierre Le Moyne, sieur d'Iberville*, 241.

drale en 1706. Où fut-il inhumé ? Tout simplement, comme dit l'acte de sépulture, dans "l'église paroissiale majeure de Saint-Christophe", la première église de la capitale cubaine. Où sont aujourd'hui les restes d'Iberville ? Cette question demeure insoluble tant que l'on ne cherche pas à connaître l'histoire de l'église paroissiale majeure, une histoire qui ne laisse pas d'être mouvementée.²⁷

Terminée en 1525, l'église Saint-Christophe fut une première fois brûlée par des pirates français qui saccagèrent la ville en 1537. L'année suivante, Hernando de Soto, alors gouverneur de Cuba, la fit reconstruire au même endroit, c'est-à-dire à l'ouest de ce qui est aujourd'hui la Place d'Armes de La Havane, sur le site actuel du Palacio del Ayuntamiento, et fit ériger dans le voisinage de l'église un fort qui est aujourd'hui La Fuenza. En 1571, Saint-Christophe était terminé pour la deuxième fois. Cependant, quinze ans plus tard, les pirates revinrent à la charge et, pour la deuxième fois également, détruisirent l'église paroissiale majeure. Sur les ruines de l'immeuble démoli, les colons rebâtirent une église Saint-Christophe plus solide et plus spacieuse que la précédente. Cependant elle n'était pas au bout de sa malheureuse histoire. Au mois de juin 1741, trente-cinq ans après la mort d'Iberville, un vaisseau de guerre espagnol, l'*Invincible*, fit explosion dans le port de La Havane, c'est-à-dire non loin de l'église, construite dans le voisinage des quais. L'accident causa des dommages considérables à plusieurs immeubles, entre autres à Saint-Christophe. Des débris du navire furent projetés jusque sur le toit de l'église et l'endommagèrent à tel point que les autorités de la ville furent forcées de la faire démolir. On transporta les vases sacrés dans l'église de Saint-Ignace qui, nous l'avons vu, devait devenir la cathédrale de Cuba 58 ans plus tard. Cette fois, l'église Saint-Christophe ne fut pas reconstruite.

(27) Les faits que nous rapportons par la suite sont tirés de J. de la Pezuela, *Diccionario geográfico, estadístico, histórico de la isla de Cuba*, 4 vols., Madrid, 1863-1866, s. v. Habana, et T. P. Terry, *Terry's Guide to Cuba*, Boston et New York, 1926, 227-228.

Il est certain que les restes d'Iberville reposèrent dans l'église Saint-Christophe jusqu'en 1741. Lorsqu'on démolit l'immeuble, les restes de ceux qui y avaient été inhumés furent-ils transportés ailleurs ? Rien ne l'indique. Tout ce que l'on sait, c'est que les vases sacrés furent transportés à l'église de Saint-Ignace. Aucune source, à notre connaissance, ne permet d'affirmer qu'il y eut aussi une translation de restes. Pour pouvoir écrire, comme fait M. Gabriel-Louis Jaray, que les Cubains ont conservé les cendres d'Iberville "dans le sol de leur cathédrale",²⁸ il faudrait fournir la preuve que ses restes y ont été transportés après la destruction de l'église Saint-Christophe. Personne, jusqu'ici, n'a pu fournir cette preuve; silence étrange, puisque l'événement aurait été en lui-même assez important pour qu'on l'ait noté. Ajoutons que cette translation de restes, qui n'est pas prouvée, n'est même pas probable. En effet, il est presque inconcevable que les Cubains aient pris la peine d'exhumer le corps d'un capitaine de vaisseau étranger, mort parmi eux trente-cinq ans auparavant et depuis longtemps oublié par les Espagnols lors de la désastreuse explosion de 1741. Par conséquent, les pieux pèlerinages faits à la cathédrale de La Havane dans l'intention d'honorer la mémoire de Pierre Le Moyne d'Iberville sont le résultat d'une erreur historique, puisque ce n'est pas là que reposent les restes du héros. Il en est de même des tentatives que l'on a faites pour ramener ceux-ci au Canada; on les cherche dans les caveaux de la cathédrale, là où ils ne peuvent pas se trouver. Avant de perdre tout espoir de ramener dans sa patrie les cendres du "premier grand Canadien", il reste à épuiser toutes les possibilités que permettraient des fouilles bien conduites, non pas dans la cathédrale de La Havane, mais à l'ouest de la Plaza de Armas, sur le site de l'ancienne église paroissiale majeure de Saint-Christophe.

GUY FRÉGAULT

(28) "L'héritier spirituel de Cavalier de La Salle : Le Moyne d'Iberville," *Louisiane et Texas*, 51.

LA PAIX DE DIEU

Le demi-pain que le corbeau nous apporte chaque jour est notre paix en Dieu. En ce temps de guerre où tout ce que nous aimons court le risque d'être sacrifié, nous sentons purement et profondément cette paix de Dieu. La sécheresse et le danger de notre époque nous la révèlent. La paix de Dieu est la seule paix qui continue à vivre au milieu de toutes les tourmentes humaines. La mort même du monde ne suffit pas à détruire la paix de Dieu.

Dieu dans les ténèbres. Nous le connaissons mieux que Dieu dans la lumière.

La paix de l'homme est l'ordre de Dieu. La paix entre en l'homme à l'instant même où il abandonne toutes ses imperfections à Dieu. Nous donnons tout à Dieu ou rien.

Dieu est au centre de tous les dialogues entre l'homme et l'univers. Sur toutes les paroles humaines tombe l'ombre de la Croix. Nous assistons, malgré notre orgueil et malgré notre peu de goût de l'obscurité, à l'étonnante sanctification de nos actes, de nos paroles, de notre amour terrestre. La paix de Dieu finira toujours par commander à notre imagination pour y mettre le recueillement et le désir du silence.

Sommes-nous très loin de croire, comme les hommes primitifs, que certaines paroles exorcisent la vie ? Notre climat de mensonge nous apprendra toujours à aimer la vérité et à soutenir les œuvres de Dieu. Notre volonté incoercible nous dira toujours qu'il faut mourir à notre propre volonté. Qu'est-ce qui exorcisera notre destin, sinon la paix de Dieu dont l'accent est si suave et qui nous dicte nos paroles les plus limpides ?

Dieu ne cherche pas à raviver en nous quelque ardeur désintéressée. Il ne veut pas non plus être pour nous belle lumière de lointain. Il nous laisse libre de croire tous les matins que notre destin à nous est un destin clair, intact, personnel. Nos jours sont des jours frais et insolents. Nous sommes capables de les absorber si nous travaillons dans une présence simple de Dieu.

Toute pensée que nous pouvons avoir de Dieu nous interdit toujours une chose : le désespoir. Puisqu'il y a quelque désespoir dans le moindre de nos péchés, la conquête d'un jour sans péché peut être aussi la conquête d'un jour sans désespoir, — la conquête d'un jour de paix.

L'étape la plus définitive que nous puissions faire dans notre route vers la paix de Dieu, c'est le repentir. Le repentir est notre action la plus profonde, la plus totale. Avant le repentir, nous sommes un spectateur de la vie ; pendant le repentir et pendant l'époque où nous y restons fidèlement attaché, nous devenons acteur. Nous jouons notre sort d'homme libre. Avant le repentir nous subissions notre sort d'homme lié, trahi, bloqué.

La douceur surabondante de certains jours n'est pas la paix de Dieu. Non, la paix n'est pas la douceur, car dans la paix on ne cesse de lutter. Seulement on lutte dans un domaine éloigné de toute attaque vénielle, de toute mesquinerie.

Lorsque je trie mes souvenirs, je me rends compte qu'un homme pèse très peu. Ce que mes pensées réfléchissent, même les plus bienveillantes, n'est jamais la paix. C'est peut-être l'anticipation de la paix. La paix est à l'avenir. On avance vers la paix ; on ne s'en souvient pas. Seule la paix de Dieu comprend tous les temps et les incorpore parce qu'elle ne se souvient pas, elle ne cesse jamais d'être.

L'action quotidienne de la guerre est néfaste, cruelle, mais *positive*. L'action de la paix se fait sentir d'une toute autre façon : elle se meut dans les silences de l'âme où elle résiste au néant de l'être. Les hommes savent ce que c'est que la guerre ; ils peuvent la préparer, la mener, y vivre et mourir. Mais la paix ? — peu d'hommes en ont subi l'ex-

périence. On ne la prépare pas, on la reçoit. On ne la dirige pas ; on est mû par elle. On n'y vit pas, on n'y meurt pas ; on l'appelle en vivant et en mourant.

La guerre est une action ; la paix, une soumission.

La paix de Dieu, si nous y passons, nous montre les hommes quand ils ne sont pas touchés par le hasard. Ils réapparaissent comme des créatures dignes d'assurance et de bonheur. Le hasard ne peut plus servir à expliquer les événements qui arrivent aux hommes aimés de Dieu. Ceux qui ont la paix, ont aussi la sagesse humaine.

Que de jours passés à ignorer la fête de mon âme ! Et pourtant, je sais qu'il y a un univers en moi qui n'oublie rien. L'univers de la patience. Les minimes richesses de toutes les heures s'accumulent. La patience de Dieu est sa Paix. La patience de son Eglise aussi, qui est notre exemple. A tous les instants où je n'écale pas mon destin, j'éloigne cette patience, j'oublie cette paix.

WALLACE FOWLIE

FUGACITE

*Un sentiment saisi au milieu de lui-même,
Et l'on dirait sa présence, autour de vous,
Qui repose sur l'espace.*

*Les émois s'arrêtent
Dans un calme métaphysique.*

*Une ligne pure engendre un rivage,
Où des parallèles multiplient une substance de sable.*

*Lors les immensités s'ouvrirent ;
Je fus réjouie par les vagues claires
D'une onde heureuse comme un jardin clos.*

*Mais l'horizon est trop tranquille
Qui, jadis, dans ses vomissements,
Projetait les audaces nautiques
Aux plages des Nouveaux Mondes.*

*Dans la magie du flot sollicitée,
Quelques épaves, bronzes tronqués,
Un bruissement : caravelle sur l'azur
A l'éveil des brises.*

*Mais les limpidités s'effraient
Car des vibrations
A la limite de l'air et de l'eau
Leur dénie l'étendue.*

*Ce sont des voix morcelées,
Témoins sans verbe d'expériences passées,
Comme une terre, au lever des brumes, ne montre que les
sillons
Causés par les labours géographiques.*

*Les images s'endorment au cœur confus des mariniérs,
Les émotions sont les mirages
De la vision irréfutable.*

*Quelque vouloir subtil aura seul raison
Des empires cruels qui s'interposent
Entre les préhensions, laissées à notre désir,
Et les ultimes raisons d'être.*

PAULE SIMON

LA VIE ET LA MORT DE SÉRAPHIN POUDRIER¹

Claude-Henri Grignon de qui la florissante vitalité rappelle l'exubérance vitale de Léon Daudet, est actuellement l'écrivain canadien-français le plus connu et le plus goûté au pays du Québec.

On le sait maire de Sainte-Adèle, sa petite patrie, unique rédacteur d'un cahier mensuel de grande réputation : *Les Pamphlets de Valdombre*, radiographe qui passionne, trois fois par semaine et cela depuis deux ans, un public toujours plus nombreux, auteur, enfin, d'essais lyriques d'une belle envolée (*Ombres et Clameurs*), conteur alerte et savoureux dans la veine des récits du terroir (*Le déserteur*). Tout cela, c'est beaucoup, suffisant pour combler la vie d'un homme ordinaire. Mais, à mon avis, tout cela, c'est peu, tout cela s'anéantit devant Claude-Henri Grignon romancier, créateur de Séraphin Poudrier.

Jusqu'aujourd'hui, il n'a publié qu'un roman : *Un homme et son péché*. Benjamin Constant, Louis Hémon, Eugène Fromentin, Alain-Fournier n'ont laissé aussi qu'un roman. Et c'est par *Adolphe*, *Dominique*, *Maria Chapdelaine*, *Le grand Meaulnes* qu'ils ont conquis l'immortalité littéraire.

Des romanciers qui ont produit régulièrement, durant quarante ou cinquante années, une œuvre énorme n'existent

(1) A l'occasion de la dernière réédition en date d'*Un homme et son péché*, aux éditions du Vieux Chêne. Le roman comporte une importante préface de l'auteur.

plus comme écrivains, cinq ou dix ans après leur mort. Leurs cinquante volumes sont descendus avec eux dans la tombe et cette masse compacte écrase leur mémoire comme un lourd *in pace*. Quel est donc le secret de ceux qui séduisent la postérité par un seul volume ? Quelle vertu mystérieuse y déposent-ils ? Je crois qu'ils n'ont pas de secret et que la vertu de leur roman immortel, c'est le fait d'être *vivant*, d'émouvoir profondément les cordes de la sensibilité. Comment une œuvre qui ne vit pas survivrait-elle ? Comment les hommes s'attacheraient-ils à un glaçon qui prétend réchauffer leur imagination et leur cœur ?

Un roman doit être *écrit* et *construit*, certes ! Mais pour réussir un roman, il ne suffit pas de savoir écrire et construire. Il faut y insuffler de l'enthousiasme, de l'âme. *Un homme et son péché*, à l'exemple de tous les poèmes qui demeurent et demeureront, tire sa chaleur et sa lumière du débordement de vie et de passion qui anime l'auteur. Il vit intensément parce qu'il est la création d'un vivant. Sans doute, Grignon a-t-il porté longtemps dans sa tête le personnage de Séraphin Poudrier. Mais il a dû *incarner* en l'espace de quelques jours. Poudrier est aux antipodes de l'automate, du bonhomme fabriqué pièce par pièce grâce à un patient travail d'additions et de retouches successives. Il est d'une seule venue, telle une créature sortie des mains de Dieu et lancée, avec ses vices et ses vertus, dans l'aventure de la destinée humaine.

Lors de la parution d'*Un homme et son péché*, en 1933, je reconnaissais à Claude-Henri Grignon "l'honneur d'avoir gratifié le roman canadien-français de son premier caractère symbolique, de son premier personnage qui ne soit pas un pantin". Dès ma première lecture du roman de Grignon, il y a huit ans, c'est le personnage de Séraphin Poudrier qui m'a frappé, m'a donné l'impression d'une créature absolument exceptionnelle dans la production romanesque du Canada français. Depuis, après une quatrième lecture, mon impression n'a pas changé. Grignon, en créant ce personnage, a bien mérité de nos lettres, s'est assuré la faveur de la postérité. *Un homme et son péché* aura dans l'avenir de

nouvelles éditions et de nouveaux lecteurs. Et ce sera justice. En effet, il s'agit d'une œuvre vraiment remarquable.

* * *

J'avertis en toute charité le lecteur qui entre dans ce roman qu'il ne pourra pas en sortir avant d'en avoir lu la dernière ligne. Mais les deux heures qu'il consacrerà à cette lecture lui paraîtront cinq minutes. Je n'exagère pas. Le récit de la vie misérable et de la mort effrayante de Séraphin Poudrier tient en haleine, captive l'intérêt du commencement à la fin et, à certains moments, étreint d'une émotion bouleversante. C'est là de l'art, et du plus haut.

L'histoire est simple, unie, d'un trait pur et rapide. Séraphin Poudrier n'est pas un avare, il est l'avarice même. L'homme et son péché s'identifient au point que Poudrier existe, et avec quelle intensité ! uniquement par son péché. Ce monstre pratique-t-il l'avarice ou la lésine ? On a discuté ce problème subtil. Peu importe le mot. Poudrier pousse à un degré génial l'art de dépenser le moins et d'entasser le plus possible. Dans l'exercice de son péché, il trouve sa joie, sa volupté, sa raison d'être en ce monde, sa foi, son dieu. Il vit de son or plus que d'air et de nourriture et, à la fin, cet or homicide après avoir égorgé quelques pauvres, assassiné la femme de Poudrier, finit par immoler dans les flammes son esclave idolâtre. L'or est un dieu cruel qui, tel l'antique Moloch, impose à ses fidèles d'indicibles tortures et les dévore lorsqu'il est las de leur adoration.

Tous les comparses du roman, chacun des épisodes, font ressortir le personnage de Séraphin Poudrier, accentuent sa laideur morale. Cette hideur est telle qu'elle se transforme en une satanique beauté. D'abord, on se dit qu'il est invraisemblable que ne subsiste pas, même dans le cœur le plus dur, le plus immunisé, un atome d'humanité. Puis, graduellement, on reconnaît que la conduite de Poudrier est logique parce qu'elle se plie fidèlement, dans les circonstances les plus solennelles et les plus humbles, aux ordres d'une passion inexorable qu'on pourrait formuler ainsi : le plus grand mal, c'est de dépenser un sou et le bien suprême

me, c'est de l'épargner (même si des innocents doivent pâtir cruellement de cette sordide épargne, même si notre propre femme doit en mourir).

A mesure qu'on avance dans la connaissance de ce diabolique Poudrier, qu'on pénètre les replis de son âme *métallique*, on subit l'ascendant de sa brûlante passion, on la partage presque, on se prend à craindre qu'il gaspille une cenne, on se demande avec anxiété, de page en page, quel nouveau prodige d'épargne il imaginera. S'il commettait le moindre acte de générosité, il se suiciderait, il deviendrait méconnaissable.

Dans une pareille vie, il ne saurait être question de superflu. Mais l'avare trouve moyen de rogner toujours davantage et avec une croissante ingéniosité sur le nécessaire. Il prête de l'argent à un taux usuraire (de douze à vingt-cinq pour cent) et ses débiteurs pullulent dans tout le comté de Terrebonne. Comme d'autre part, il se prive en toutes choses, se vêt de loques, ne chauffe pas sa maison, se nourrit d'un infect brouet, il accroît son capital, devient Poudrier, *le riche*.

Cette histoire, si elle se limitait à la biographie du thésauriseur, serait d'une âpreté infernale, dégagerait une atmosphère suffocante. Heureusement, l'artiste a su, en dépit de l'hallucinant Poudrier et de son vice affreux, la baigner toute de tendresse humaine, de suave lumière, grâce aux touchantes figures de Donalda, *la femme à Séraphin*, d'Alexis, le sympathique cousin qui est une nature généreuse et franche, de Bertine qui éclate de bonté et de splendide jeunesse. Si ce roman compte un Séraphin déchu du plus vif ébène, il compte aussi des anges d'une blancheur immaculée, d'une pure luminosité.

Les doux paysages des Laurentides enveloppent l'âcre drame des souffles frais de la nature, des chants d'oiseaux, des brillantes couleurs et des fines nuances des collines laurentiennes. Grignon ne fait pas du paysage pour exhiber sa virtuosité de peintre. Ses descriptions ne jouent pas dans le roman le rôle d'une marqueterie. Elles forment le fond et le cadre du récit afin d'en adoucir les touches sombres et

violentes. Et de même la résignation chrétienne de Donald, la douceur de Bertine, la générosité d'Alexis compensent l'épouvantable aridité d'âme de Séraphin Poudrier. Il y a dans la composition et dans l'économie de ce roman un heureux équilibre. Récit concentré, cruel comme la vie, émouvant au plus haut point. Nos romanciers et nos conteurs ne nous ont guère habitués à cette perfection étincelante qui dissimule la substance de l'œuvre sous une grâce aérienne.

Claude-Henri Grignon a retrouvé au fond de son âme française le secret, perdu chez nous, des plus agiles conteurs de France : élégance de la langue, profondeur de l'analyse, divine concision du récit. Il existe quelques romans canadiens-français, une dizaine, auxquels je trouve des mérites. Mais si un jury international me priait de lui indiquer quel est le meilleur roman jailli du terreau québécois, je n'hésiterais pas à lui recommander chaudement et de préférence à tout autre *Un homme et son péché*.

Un homme et son péché, cette histoire unique dans nos lettres, connaît le plus consolant succès, un succès qui prouve que le Canada français n'est pas imperméable à la beauté et qu'un écrivain authentique peut espérer quelques profits de son travail.

Il y aura tantôt dix-huit mille exemplaires vendus d'*Un homme et son péché*. Le roman a été publié successivement aux Editions du Totem (1933), aux Editions du Vieux Chêne (1935, édition définitive), puis, de nouveau, au Vieux Chêne (édition courante et édition de luxe). Il a eu les honneurs d'une édition scolaire, expurgée par Claude-Henri Grignon à l'intention des jeunes lecteurs et lectrices. Deux artistes : Maurice Gaudreau et Simone Aubry ont collaboré aux éditions du Vieux Chêne. Gaudreau a gravé neuf bois pour l'édition définitive et mademoiselle Aubry a orné de dix dessins la dernière édition. L'édition définitive (500 exemplaires tous numérotés et autographés) imprimée sur velin supérieur est une édition du meilleur goût, soignée dans chaque détail typographique. Le choix des caractères, la proportion des marges satisfont le regard

du bibliophile. M. Arsène Leroux a fait une bonne action et il a bien servi nos lettres en éditant avec cette minutie amoureuse et ce sens artistique délicat le texte de Grignon.

J'ai vu *Un homme et son péché* dans de très humbles foyers, dans des bibliothèques particulières très diverses ; je l'ai aperçu entre les mains de gens intelligents et cultivés qui le jugent un régal. L'élite bourgeoise elle-même le lit en lui apportant l'hommage de son indignation puritaine et de sa sincère sottise. C'est plus que la notoriété : l'aube de la gloire qui se lève sur une œuvre qui mérite la gloire.

Le roman *Un homme et son péché* a inspiré une série de sketches radiophoniques qu'écoutent des auditeurs attentifs et dont le nombre croît d'une semaine à l'autre. Grignon, artiste probe dans tous les genres de l'art, consacre ses dons pénétrants d'observateur du monde paysan et tout son talent d'écrivain à ces sketches. Il va sans dire que la série complète est impubliable. Ils formeraient une suite d'in-octavo ! Le romancier recueillera-t-il un jour en un ou deux volumes un choix de ces sketches ? Je l'ignore. Une rumeur circule qui veut que Séraphin Poudrier animerait bientôt un personnage de l'écran puis de la scène. Rumeur qui n'a rien d'in vraisemblable. Nous voyons très bien un artiste de la qualité de Fred Barry incarnant l'avare de Grignon. À coup sûr, ce roman à l'instar des chefs-d'œuvre des romans français, mérite sans conteste de revêtir toutes les formes de l'art. Il serait juste, il serait désirable que Séraphin Poudrier, Donalda Laloge, Alexis, Bertine vivent sur l'écran et à la scène après avoir charmé les auditeurs de la radio et les lecteurs du roman. Mais n'oublions pas que les incarnations à la radio, au cinéma et au théâtre ne seront toujours que des émanations, des reflets des personnages vivants d'*Un homme et son péché*, ce grand livre, cette œuvre d'art.

REX DESMARCHAIS

CHRONIQUES

L'HISTOIRE MERVEILLEUSE DE LA LOUISIANE FRANÇAISE

C'est une histoire en tous points merveilleuse, une épopée haute en couleurs : coureurs de bois, nobles et truands, explorateurs, Indiens, missionnaires y circulent parmi une végétation exubérante et folle, au milieu de dangers multiples. Mme Régine Hubert-Robert recrée pour nous ces heures glorieuses de l'aventure française en Amérique en une langue riche et dense, sertie de mots anciens, une langue qui rappelle le style chronique à la Froissart, avec une note rabelaisienne de bon aloi. Nécessaire d'ailleurs lorsque l'auteur nous raconte les arrivages assez spéciaux de nouveaux colons, sous Law, au temps où la Louisiane devient la bastille commode pour tous ceux dont Paris veut se débarrasser. Saltimbanques, crocheteurs et tire-laine, malfaiteurs, crève-misère et joueurs de couteaux sont entassés sur des bateaux avec les meilleurs sujets de La Salpêtrière, y compris les gens de « grand vice » et les filles de petite vertu.

Seigneurs et coursiers, soldats en cotte de mailles, partis de Cuba, viennent sur le continent américain découvrir une nouvelle Floride. Ils y débarquent à la fin de l'automne 1540. Toute une faune bigarrée, opossums, coqs d'Inde et faons, s'enfuit éperdue et apeurée devant ces Espagnols aux costumes brillants. On allume de grands feux sur la

(1) *L'Histoire Merveilleuse de la Louisiane Française* par Régine Hubert-Robert. New-York, Editions de la Maison Française Inc., 376 pages., une carte et une bibliographie. 1941.

grève. Don Fernandez de Soto donne de nouveau le signal du départ, pour le Nord. Les savanes sèches cèdent la place aux marécages. Des maladies inconnues déciment la troupe hardie. Au confluent du fleuve et d'une eau rouge, le 30 juin 1542, atteint de fièvre quarte, Don de Soto rend à Dieu son âme curieuse. On le couche dans un cercueil de cyprès, alourdi de boulets puis jeté au fond du Rio Grande. Le reste de la troupe construit des barques, redescend à toute vitesse vers la mer. Le silence reprend ses droits. La nature retisse sur chaque chose son mystère un instant violé. On est de nouveau chez soi et les peuplades sud-américaines connaissent une quiétude qui allait durer cent trente ans.

En 1672, dans son austère salon de Québec, Jean Talon cause avec des Jésuites. Ces derniers ont appris des Indiens l'existence d'un grand fleuve, coulant du nord au sud. Ils le nomment, selon leurs dialectes : Père des Grandes Eaux (*Meschacébé*), Rivière aux Poissons (*Namesi-si-Pou*), Grande Rivière ou Rivière Partout, ce qui exprime bien les innombrables ramifications de ce grand fleuve. L'expédition du Père Jacques Marquette s'organise et donne lieu aux découvertes que l'on sait.

Le livre de Mme Hubert-Robert est un ouvrage extraordinaire et, probablement, le meilleur livre publié à New-York depuis le début de la guerre. Il nous intéresse doublement puisque, aussi bien, c'est un chapitre de l'histoire du Canada, l'ancienne acception géographique du Canada comprenant toute la partie côtière atlantique, des bouches du Mississipi à la Baie d'Hudson. Cet essai de reconstitution, fortement documenté, admirablement écrit, est une véritable fresque qui possède toute les qualités de vie, de couleurs et de crédibilité qui donnent leur charme aux biographies d'André Maurois.

MARCEL RAYMOND

LA CLANDESTINE¹

La Clandestine, nouvelle qui donne son titre au dernier volume connu de M. Roger Verceel, est un véritable petit chef-d'œuvre, non pas tant par l'histoire elle-même (une jeune fille qui aime un marin et croit en être aimée au point de s'embarquer *clandestinement* sur le bateau de pêche qui emmène son « promis » en Islande), mais par l'atmosphère de brume, de tempête, de passions violentes que seul un maître de la littérature maritime comme Verceel pouvait créer.

Quel autre que lui pouvait raconter, en gardant entre poésie et réalisme un équilibre merveilleux, la vie rude des pêcheurs, les départs dans la brume matinale. Voyez ce tableau : « les voiles épaisses battirent, montèrent. Elles hésitèrent quelques secondes, faseyant, debout au vent, comme les pigeons-voyageurs au sortir des cages que leur ouvrent les sociétés colombophiles. Barthélémy, le nez en l'air, cria encore : — Mollis pas ! Hale dessus !... Il criait pour le plaisir, pour qu'on l'entendit du quai comme du petit vapeur qui rentrait maintenant sa remorque, car il avait une des plus grandes voix de la marine, et il en était fier. Les voiles étarques s'arrondirent, ramassant du nordée plein leur creux, et la vieille baille commença son voyage. » (p. 17).

Il nous décrit également la chambre commune des marins, robuste, capable de résister aux coups de bélier des vagues : « Partout où elles le pouvaient, les planches et les poutres montraient leur épaisseur. Ce n'est que dans les bateaux de Terre-Neuve et d'Islande, ou encore dans les combles des vieilles maisons, que l'on voit au bois cette force ramassée et têtue. » (p. 18). Tout le livre est écrit ainsi et, outre qu'un styliste y trouverait son miel, les véritables hommes de mer avoueraient qu'ils n'y peuvent

(1) *La Clandestine* par Roger Verceel. Paris, Albin Michel, 256 pp., 1941. Le livre renferme : *La Clandestine* — *Lames sourdes* — *Torcheurs de toiles*. Il a été reproduit anastatiquement par la Librairie J. Pony, Montréal.

relever la moindre faute de manœuvre. Vercel d'ailleurs passe une grande partie de sa vie avec les marins bretons et les capitaines au long cours l'ont nommé capitaine honoraire, ce dont il ne laisse pas d'être fier.¹

Avant Vercel, Loti avait rendu la poésie et la nostalgie profonde de la mer; il n'en avait pas comme lui traduit la force tragique. *La Clandestine* est de lecture envoûtante. On est pris dès les premières lignes. On s'en arrache difficilement.

MARCEL RAYMOND

L'EXTRÊME-ORIENT ET NOUS²

Selon le dicton, en Orient, tout n'est jamais si bien ni si mal qu'on le dit. C'est ce qui nous excuse d'être si mal informé des questions orientales. De plus les littératures sinologique et nipponologique sont d'une valeur bien inégale : les charges ou panégyriques d'auteurs, souvent partiels, nous mettent en défiance; pour ne rien dire des analyses fausses ou injustes des Chadourne et des Farrère.

Dans *l'Extrême-Orient et Nous*, M. Viatte recherche, avec une égale sympathie, les motifs d'action des différents groupes ethniques qu'il analyse. En quatre-vingt-dix pages, l'auteur traite un immense sujet sans être superficiel : c'est qu'il porte un jugement sur chacun des jalons historiques qu'il pose, et caractérise d'expressions fort heureuses les situations.

L'érudit ou le témoin retrouve, dépouillée de détails inutiles, la marche des événements, et dans cette synthèse, il se réjouit de voir l'accent posé sur des incidents dont

(1) Raymond Millet : *Rencontre avec le capitaine honoraire Roger Vercel*. Les Nouvelles Littéraires, 17 décembre 1938.

(2) *L'Extrême-Orient et nous* par Auguste Viatte, 6e volume de la collection *Problèmes actuels*, Editions de l'Arbre, Montréal.

l'orientaliste seul connaît la portée v. g. le facteur "prestige ou face", chez les peuples asiatiques.

Par contre le profane, qui, jusqu'à la surprise de Pearl Harbour, crut vivre sur une planète différente de celle qui porte la Chine et le Japon, sera un peu déconcerté; il aura peine à reconstituer le décor où se meuvent ces peuples, tant les images passent rapidement... Toutefois n'exagérons rien: si le lecteur érudit lit beaucoup entre les lignes, le lecteur profane lit suffisamment pour se former une opinion.

M. Viatte en concluant, toujours impartial et serein, ne prédit pas laquelle des ambitions en conflit sera victorieuse, mais il prévoit avec raison que le monde peut s'organiser et que le prix en est une rançon "d'abnégation et de foi".

ROGER FORTIN, S. J.
Missionnaire de Chine.

A LA MANIÈRE DE...¹

par Louis Francœur et Philippe Panneton

Castigare ridendo mores. Il existe plusieurs façons d'attraper les littérateurs ampoulés et d'assigner leur vrai rang aux livres ineptes. Ces ouvrages, le critique les désarticule, montre leurs faiblesses, fait ressortir leur pauvreté. Le pamphlétaire les accable de sarcasmes et les voue aux gémonies. L'homme d'esprit les pastiche et met en relief leur ridicule en poussant à la caricature son imitation. Il amuse le lecteur et, du coup, il assure la police de l'esprit.

Louis Francœur, esprit étincelant, se plaisait à la raillerie. Sous ce rapport, Philippe Panneton ne lui cède pas la place. Il était naturel que la collaboration de ces deux ironistes donnât un heureux résultat. D'ailleurs, ils attaquaient les défauts de quelques-uns de nos écrivains et Dieu sait si la matière offre une riche mine à la satire! Francœur et Panneton ont choisi dans nos Lettres ce qui

¹ Les Editions Variétés, Montréal, 1942.

prêtait le mieux à la drôlerie. En cours de route, ils ont accroché Henri Bourassa, Mgr Camille Roy, l'abbé Lionel Groulx, Blanche Lamontagne, l'abbé Blanchard et certains autres. Combien ils ont dû rire ensemble en écrivant cette centaine de pages ! N'est-ce pas encore la meilleure manière pour l'écrivain de divertir son public ?

La réédition de *A la manière de...* sert notre littérature. Elle a toujours une attitude si grave, si guindée notre pauvre littérature ! Le "Sermon", les lamentations, les considérations jansénistes y remplissent une telle place ! Certes, la vie ne manque pas de gravité et elle propose, aujourd'hui surtout, mille sujets d'inquiétude. Toutefois, il importe de détendre l'arc, d'émailler de quelques sourires nos soucis et nos préoccupations.

Si nous avions plus de soin de nos intérêts supérieurs, nous ne laisserions pas inexploitées les maigres richesses que nous avons. Je rêve que nos éditeurs publieront quelques autres plaquettes semblables à celle que je signale. Arthur Buies, Jules Fournier, Olivar Asselin, Claude-Henri Grignon leur fourniraient aisément la matière. L'ironie, fleur très française, ne prospère pas beaucoup dans le terroir du Québec. Il serait possible, cependant, de cueillir assez de ces rares fleurs pour composer un agréable bouquet. Chez les civilisés, le parterre complète le champ, le potager et le jardin.

REX DESMARCHAIS

MAITRES ARTISANS DE CHEZ NOUS¹ par *Marius Barbeau*

Notre imagination scolaire nous fait trop voir le passé comme un abstrait cortège de découvertes, de batailles et d'actes politiques. Nous n'avons pas appris à considérer notre histoire comme la vie d'un peuple évoluant au jour le jour dans et par un milieu social concret, des réactions particulières, des coutumes et des occupations déterminées. Nous avons négligé la "petite" histoire, le train-train journalier qui façonne un peuple, pour ne contempler que les "grands

(1) Editions du Zodiaque, Montréal, 1942.

faits" de notre vie passée. C'est dire que nous avons peu conscience de nous-mêmes. Mais des livres comme ceux de M. M. Barbeau nous sauvent de notre ignorance d'hommes instruits.

Dans *Maitres Artisans de chez nous*, notre folkloriste bien connu au pays et par delà même nos frontières, nous présente quelques aperçus des types de métiers exercés au Canada et des œuvres que nos anciens artisans ont su produire. Il nous révèle ainsi pour une bonne part le fonds vital de nos ancêtres. Son enquête ne se limite pas aux Canadiens français, elle atteint aussi nos concitoyens de langue anglaise et même les Indiens de notre Colombie. Son livre est de lecture courante, intéressant comme toute monographie faite par un connaisseur, précis sans exiger de nous une culture de spécialistes, enfin plutôt documentaire qu'esthétique, comme il convient à cette sorte d'ouvrages. Une douzaine de photos, assez pauvres cependant, ornent le texte. Les sujets traités sont la broderie et le tissage, la construction de navires et d'habitations, l'orfèvrerie, la machinerie agricole et la poterie, la sculpture des animaux et des totems.

M. Marius Barbeau, ajoutant ce précieux ouvrage à la liste déjà longue de ses publications antérieures, continue à nous apprendre notre passé. Il nous instruit sur nous-mêmes et nous sollicite au progrès par le simple déploiement de notre héritage national. A vrai dire cependant, et M. Barbeau s'en réjouit bien sûr lui-même, son livre n'est pas tant un stimulant qu'une contribution à l'élan vers la production artistique déjà marqué chez nous depuis quelque temps et prouvé par les expositions d'artisanat tenues dans la province ces dernières années. Qui sait jusqu'à quel point lui en est dû le mérite ?

JACQUES DEGUIRE

LE VENT SE LEVE¹ par *Alfred Glauser*

André Berger, nouvel arrivé dans un petit village canadien, a peine à s'acclimater à sa nouvelle patrie. Le souvenir de Denyse qu'il aimait et qu'il a dû laisser là-bas, en Europe; le pays et les montagnes qu'il a quittés : tout cela le hante continuellement. Jeanne, une jeune fille de l'endroit, s'éprend de l'étranger et peu à peu celui-ci en vient à oublier Denyse.

Mais, le besoin de voir quelqu'un du pays devient plus impérieux. Cette fois c'est Thérèse, personnage jusqu'ici inconnu du lecteur qu'il fait venir auprès de lui pour l'épouser. Sa jeune femme ne pourra se faire à cette nouvelle contrée.

(1) Editions Bernard Valiquette.

Ils retourneront alors à leur ville natale où on les considérera comme des étrangers. C'est à Givre-D'Or qu'ils reviendront s'établir définitivement.

Alfred Glauser nous présente ici un roman où l'intrigue laisse à désirer et où les personnages demeurent vagues. Présentées d'une manière brusque, Jeanne et Thérèse nous sont à peu près inconnues.

Le naturel et la simplicité font surtout défaut dans ce style. Un écrivain passionné de coloris, excusera difficilement l'auteur de ces extravagances d'imagination. C'est une avalanche de figures et de comparaisons qui se poursuivent du commencement à la fin. En voici quelques spécimens, choisis au hasard :

"Le soleil nageait assassiné dans des mares de couleur",
ou encore, "Le soleil dans l'éclat chamarré de son nom qui remplissait

notre imagination linguistique (!) de vallons grenats et clairs... (!)"

"...dans l'air il ne reste plus à peine qu'un seau de tiédeur floue..."

"...comme les étoiles gèlent dans leur bain de géométrie..."

ou quelques exemples d'un autre type :

"On avait pelé le pittoresque."

"La charrue de ta curiosité..."

"Des bois d'incertitude."

"Il vilipendait son temps (!)"

Plus de netteté et de précision de la part de l'auteur auraient mieux fait ressortir les idées enfouies sous ces séries d'images plus ou moins harmonieuses. La lecture en aurait été plus agréable.

FRANCINE LAVIGNE

LE COOPERATISME ET L'ORGANISATION ECONOMIQUE DE LA GASPESIE¹ par *Georges Lafontaine*.

C'est un livre réaliste et, dans l'occurrence, un peu pessimiste. Il pose les faits avec rudesse, étale l'état misérable de l'économie gaspésienne et insiste sur le fait que l'échec des diverses tentatives de relèvement est dû, en grande partie, à ceux-là mêmes qu'on voulait sauver.

Dans le récit de tous ces efforts rendus inutiles par l'incompréhension des nôtres, nous voyons comme un bilan de toutes nos faiblesses. L'auteur, tout en parlant abondamment

(1) Editions Bernard Valiquette.

des résultats obtenus, souligne particulièrement les faillites. On sort de cette lecture bien convaincus que seul le coopératisme sauvera la Gaspésie, mais aussi un peu rêveurs sur les chances de succès, tant sont vivaces les préjugés populaires.

Mais qu'importe, en dépit de cette note pessimiste, le livre est d'un grand intérêt. Il nous met bien au fait de tous les problèmes gaspésiens, avec ses chapitres sur l'agriculture, les pêcheries, l'industrie forestière et les perspectives de développement offertes par les ressources minières et le tourisme.

Bien documenté (la bibliographie couvre sept pages), cet ouvrage nous révèle un coin de notre province. Sa lecture sera utile à tous ceux qui, lassés des exposés théoriques, veulent aborder les problèmes de notre pays dans toute leur réalité.

PIERRE LEFEBVRE

L'ESPION DE L'ÎLE-AUX-COUDRES ¹

par *Lactitia Filion*

Le lecteur trouvera sous ce titre un peu trompeur un drame sentimental, habilement agencé et qui se déroule dans un décor québécois. L'héroïne, Rose Tremblay, une jeune campagnarde naïve, prude et dévouée, s'éprend d'un mont-réalais qui lui propose un voyage à la ville. Sera-t-elle déracinée de son milieu ? Un séjour de quelques semaines au milieu d'une société anglicisée suffit à lui faire regretter son patelin. De retour en son village, elle renoue amitié avec un bon terrien, son ami d'enfance, qui finit par l'épouser...

GÉRARD DALLAIRE

ILS POSSÉDERONT LA TERRE par *Robert Charbonneau*

Voici une œuvre qui s'impose à notre admiration et à notre méditation. Avec un art sévère, puissant, sans défaillance, M. Charbonneau lève un coin du voile sur le mystère de la liberté humaine. Et ce n'est pas folichon. Une angoisse nous étroit, une amertume nous envahit la bouche parce que les personnages qui vivent sous nos yeux gaspillent leur âme. Ils sont désaxés, ils s'excluent du royaume de la paix; leur intelligence, leur cœur, leur volonté refusent de s'accorder aux plans providentiels. Je crois que notre littérature romanesque ne possédait pas encore une œuvre d'un sens catholique aussi juste, d'une pénétration psychologique aussi profonde.

(1) Editions Bernard Valiquette.

Si le livre nous contraint à la méditation, ce n'est pas que l'auteur nous inflige des dissertations métaphysiques. Nous sommes devant des héros bien vivants et nous les suivons pas à pas de la première à la dernière page.

Le *Prologue* nous penche sur la métamorphose d'une âme. Ce portrait du jeune homme au seuil de l'âge adulte est d'une vérité saisissante. Désolante aussi. "N'allez pas croire que je m'admire, dit André. Je me déteste. Si je suis à l'image d'un être, cet être ne peut être le Bien." On est tenté de se ranger à son avis. Orphelin, élevé, sous la tutelle de ses grands-parents, dans la routine d'une éducation négative, la crainte de Dieu qu'on lui avait inculquée, enfant, "n'avait laissé aucune place à l'amour". De tout son élan il est retombé sur lui-même. Il consomme sa jeunesse dans le narcissisme, dans un égoïsme conscient et féroce. Il a de bons élans : il les réprime. "...Vous n'allez pas aux êtres", lui dira Dorothée. Il n'existe pas d'être en dehors de sa tête. Et de ses livres. "Il ne sait quoi inventer pour nous rendre malheureux. Il ne pense qu'à lui et à ses livres." Il s'enferme dans le monde de sa chimère. S'il tente une évasion, c'est beaucoup moins pour s'échapper de son jardin clos que pour fuir "l'enfer" de la vie quotidienne. Il aspire parfois à un idéal de domination et de richesse. Il ne va pas plus haut. Mauvais présage. Le jour où il rajustera son idéal à ses moyens immédiats on sent très bien qu'il s'enfoncera dans le bourgeoisisme, qu'il ne s'abreuvra qu'aux fontaines du désir. Ça ne manque pas : La suite du récit l'atteste. Etouffera-t-il dans sa peau de chagrin ? Le verdit de Ly : "il était par nature incapable de s'engager pour la vie", restera-t-il sans appel ? En tout cas sous le rayonnement d'une éclatante pureté il aura un sursaut vers Dieu. Il se sentira coupable envers lui et cette prière jaillira : "Mon Dieu, faites que je vous aime." Le pécheur prie avec son péché, dit Claudel. Il en arrivera même à penser "à un geste qui eût changé tous ses revers en succès, qui eût centuplé ses forces et l'eût grandi au-dessus de lui-même : le don de soi".

Son ami Edward Wilding est un tempérament mystique. Il va aux extrêmes. Il faut un aliment à ces natures-là. Malheureusement son éducation ne l'a formé qu'à la haine du péché. Il échoue d'abord dans une mystique révolutionnaire : il rêve d'une dépossession totale et brutale pour agrandir à l'infini sa personnalité. Lui aussi étouffe dans le monde réel. Impuissant à en sortir il essaie d'un essor vers le ciel : il entre au noviciat. Le scrupule, la terreur de Dieu, une passion sourde née d'une rencontre, l'en arrachent. Il luttera désormais contre lui-même, contre son éducation, contre Dieu. Après une misérable tentative d'initiation, il comprendra soudain qu'il n'est pas fait pour le plaisir. Pour une passion, oui. Et il poursuivra la conquête de Ly Laroudan.

Ly ! De celle-là Claudel aurait dit : "Écoutez avec quelle horrible facilité elle parle de déposer cette âme qui ne lui appartient pas et qu'il a coûté tant de peine à faire et à racheter." Une créature vaine et vide. Elle n'a que sa beauté et elle n'a jamais compris que "la beauté est faite pour autre chose que le plaisir" (Claudel). Elle éprouve une soif

(1) Editions de l'Arbre, Montréal.

maladive d'adulation. Incapable d'aimer elle veut être aimée. Aussi bien, rompue à toutes les roueries de l'amour, son âpre vanité ne supporte pas l'échec. Une rupture la stimule à tenter une autre conquête : il faut bien se prouver que son pouvoir reste entier! Aucun scrupule, évidemment, ni religieux, ni social. On songe parfois à Thérèse Desqueyroux et on souffre de voir Edward s'engluer dans ses pièges. Qu'advient-il ? Est-ce bien vers un recommencement que le train les emporte ?

Tous ces destins sont-ils irrémédiablement voués à la défaite, condamnés à l'unique possession de la terre au détriment de leur âme ? M. Charbonneau qui porte en lui ces destinées pourrait répondre : son livre n'est, je l'espère, que l'amorce d'une ample "Comédie humaine". Dès maintenant on sent que tout n'est pas perdu. Il y a des morts mystérieuses et de nobles souffrances qui jettent leur poids dans la balance. Ces forces invisibles permettent l'espoir, même pour cet Alain Génier qui a choisi de perdre son âme pour gagner une créature... qu'il perd et qui sombre dans un geste d'une lâcheté ridicule et tragique... On cherche les formules du roman catholique : en voici une excellente.

Je n'ai plus d'espace pour louer le métier du romancier. Qu'on me permette au moins de dire qu'il est de la meilleure veine. "...Un caractère s'éclaire grâce aux lumières que jettent des incidents en apparence insignifiants." Ne serait-ce pas son art que définit ainsi l'un des héros de l'auteur ? Ce livre ne relate que des drames intérieurs. Et pourtant rien de plus vivant, de plus concret. Dès les premières lignes ce sont les gestes qui nous mènent à l'intime des personnages. Partout une habileté à saisir la secrète influence des incidents du monde extérieur sur le monde de la pensée et du sentiment. Et une discrétion souveraine : rien d'appuyé. Pas de morceaux de bravoure. Pas de portrait en pied. Les physionomies se dessinent peu à peu au gré des circonstances et le trait est précis et juste. Les descriptions sont ordonnées à l'essentiel : elles laissent toujours une place aux manifestations de l'âme. Qu'on relise simplement la description de l'accident de voiture (p. 118-119). Je devrais signaler l'art de jeter à point une réflexion d'une pénétrante psychologie : c'est à toutes les pages qu'un enfileur de perles pourrait en recueillir. Je préfère insister sur l'étonnante maîtrise de l'auteur à éclairer une suite d'événements par de simples suggestions. Une des plus parfaites, à mon avis, est celle de la page 197 où on voit Ly ruminant les moyens de s'attacher Edward : "Elle songe à la possibilité de partir avec lui, mais le scandale tombé, la famille aurait beau jeu de se débarrasser d'elle. Sauf s'il était trop tard... Elle se rappela un roman anglais, *Jude l'Obscur*, dans lequel une petite paysanne met l'étudiant qu'elle aime dans la nécessité de la prendre en mariage." Quinze pages plus loin une simple parole, jetée par Edward dans une conversation haletante avec André, nous révèle le succès des machinations de Ly. C'est avec le même doigté que le sort de Génier nous est indiqué. Pas un mot sur le geste fatal. C'est la terreur intuitive d'un enfant qui confirme nos appréhensions... De "l'ouvrage bien faite" et dans une langue robuste, incisive, imagée, bien française!

P. HILAIRE, Capucin.

(Extrait de *La Revue de l'Université d'Ottawa*)

Vient de paraître

ANDRE DAVID

Message à de jeunes Anglaises

Nul ne lira sans une intense émotion le nouveau livre de l'auteur de *La Retraite aux Hommes chez les Dominicains* et de *Mon Père, Répondez-moi*. M. ANDRE DAVID s'est fait un point d'honneur de ne rien publier depuis son arrivée aux Etats-Unis, avant d'avoir rendu hommage à l'héroïsme du peuple anglais.

Son *Message à de Jeunes Anglaises*, dédié à sa sœur et à ses nièces, est une longue lettre intime, débordante de tendresse, d'admiration et de douleur, destinée en même temps à tous ceux et toutes celles qui, sous les bombardements des Iles Britanniques, partagèrent et partageront encore les mêmes misères. Il prend un accent d'autant plus poignant qu'il est conçu par un écrivain français étroitement mêlé aux mouvements catholiques de gauche des dernières années. M. ANDRE DAVID était en effet, à Paris, le Directeur de la *Collection Catholique* des Editions Gallimard et le Fondateur-Directeur des *Conférences des Ambassadeurs*, à la tribune desquelles les orateurs les plus illustres de notre époque venaient exprimer librement leurs opinions.

Le livre, composé comme une symphonie, débute par l'évocation d'une petite maison des environs d'Oxford, fixe rapidement quelques points d'histoire des rapports entre la France et l'Angleterre, entraîne le lecteur sur les lieux embrasés par l'incendie, l'incline devant de sublimes exemples de dévouements particuliers, lui propose de vastes sujets de réflexion sur notre drame social, le rafraîchit aux sources inspirées de la morale chrétienne, pour le ramener enfin dans le décor de la petite maison d'Oxford, la nuit de Noël 1941.

Oeuvre chrétienne de la plus haute inspiration, ce *Message à de Jeunes Anglaises* relève le défi des Forces du Mal qui ne sauraient avoir de prise sur l'âme éternelle et sa déchirante sensibilité est plus féconde que toutes les polémiques et toutes les violences.

Prix : \$ 1.25; par la poste : \$ 1.35.
Edition numérotée sur Byronic : \$ 2.00.
sur Japon : \$ 3.00.

En mai

THOMAS KERNAN

L'heure de Berlin aux cadrans de Paris

Le livre le plus sensationnel publié sur la France
par un Américain.

ADRIEN ROBITAILLE
du programme radiophonique "S.V.P."

R. S. V. P.

Préface de RINGUET

Voici un livre d'un genre entièrement nouveau. Il participe également du jeu et de la science. Il met, sous une forme pratique et amusante, à la portée de tous des faits, des anecdotes qui font les délices des chercheurs mais dont ceux-ci font rarement profiter le grand public.

C'est un livre sérieux qui se lit facilement et comme le dit Ringuet dans la préface, il sera "utile en ce qu'il peut donner aux enfants, curieux par nature, le goût de l'Histoire et de la Science. Par lui ils sauront que ces deux grandes dames ne sont point revêches mais affables et souriantes. Que l'histoire n'est au demeurant qu'une chaîne d'anecdotes amusantes ou bizarres; et que la science est une sorte de magie blanche dont les manifestations environnent notre vie quotidienne. En le lisant nos écoliers apprendront qu'il y a réponses, et simples, à leurs questions; et que s'instruire est un jeu, lorsque le maître sait y mettre du piquant et de l'imprévu."

Monsieur Robitaille est un journaliste bien connu; il a participé dès les débuts au programme radiophonique "S.V.P." avec Louis Francœur, l'abbé Morin, le docteur Philippe Panneton, le docteur Roméo Boucher, le docteur Louis Bourgoïn.

Prix: \$ 1.00; par la poste: \$ 1.10.

ADOLPHE NANTEL

La terre du huitième

roman paysan

M. Adolphe Nantel qui a vécu de longues années dans la forêt canadienne avant de se consacrer à la littérature et dont le premier livre *A la hache* obtint le prix David en 1933, publie après 9 ans un autre récit de la terre dont l'action se déroule dans les Laurentides. L'auteur de *La Terre du huitième* parle des gens qu'il a vus, décrit un pays et des mœurs qu'il a longuement étudiées dans une œuvre pleine de fraîcheur et de joie. Les personnages sont vivants et dès les premières pages l'atmosphère nous prend. *La Terre du huitième* est une œuvre dans la grande tradition régionaliste canadienne française.

Prix: \$ 1.00; par la poste: \$ 1.10.
Edition numérotée sur Byronic: \$ 1.75.

GUSTAVE COHEN

Lettres aux Américains

"J'ai lu avec infiniment de plaisir ce petit livre qui est un grand livre. Gustave Cohen écrit un français qui m'enchanté, et tant de simplicité, de naturel dans le style commande une sincérité qui honore l'auteur."

CLAUDE-HENRI GRIGNON

7e volume de la collection **Problèmes actuels** : \$ 0.50.

Edition numérotée sur vergé Byronic : \$ 1.25.

LUIGI STURZO

Les guerres modernes et la pensée catholique

M. l'abbé Luigi Sturzo est un sociologue catholique de renommée internationale qui s'est spécialisé dans l'étude des relations entre l'Eglise et l'Etat. Son dernier ouvrage sur la guerre, la morale et la politique, la démocratie, l'autorité et la liberté marquera une date dans le domaine de la pensée catholique.

Les guerres modernes et la pensée catholique situe le conflit actuel en regard de ceux qui l'ont précédé, en fait ressortir le caractère particulier et, à la lumière de la doctrine de l'Eglise, nous apporte les éléments susceptibles d'éclairer notre conscience.

C'est un livre que tous les catholiques, désireux de connaître la pensée des papes sur la guerre juste, la paix armée, la morale internationale, se doivent de lire.

L'auteur, se fondant sur l'attitude de l'Eglise devant les guerres essaie de coordonner dans une langue claire et à la portée de tous, les principes qui doivent guider les catholiques dans leur jugement sur la guerre totale.

Dépassant ensuite le plan de la morale et de la sociologie, M. l'abbé Sturzo, dans un discours sur les voies de la Providence, s'élève ensuite au plan spirituel pour juger la guerre. Ce discours a été écrit à propos de l'invasion de la Russie par les hordes de Hitler.

On trouvera en appendice des documents auxquels on se voit référer tous les jours mais que pour la plupart les gens ne connaissent qu'imparfaitement, notamment les allocutions de Pie XII à Noël 1939 et 1941, la Charte de l'Atlantique, la Déclaration des vingt-six nations, l'Exhortation à la paix de Benoît XV (août 1917), les Quatorze points du président Wilson.

8e volume de la collection **Problèmes actuels** : \$ 1.25.

Edition numérotée sur vergé Byronic : \$ 1.75.

sur Japon : \$ 2.50.

WALLACE FOWLIE

La pureté dans l'art

Le choix du titre, les deux études consacrées à l'auteur de *l'Immoraliste* et le rapprochement des noms de T. S. Elliot et de Mallarmé indiquent bien l'esprit dans lequel ces pages ont été écrites.

Ce livre n'est pas le résultat d'un assemblage arbitraire d'essais épars. C'est par l'éminent souci de chercher et de tirer à la lumière les principes de la pureté dans l'art que M. Fowlie a été guidé vers Mallarmé, T. S. Elliot et Gide. En effet, cette acception toute mallarméenne du mot de pureté rejoint ici la pensée de Gide qui a exprimé sur ce point une opinion formelle.

"La pureté en art comme partout, c'est cela qui importe" écrit André Gide dans le *Journal des Fauz Monnayeurs*.

Une note sur le secret du chant tient lieu de préface à cet ouvrage qui se termine par de clairvoyants commentaires sur le roman français et par un court hommage à la France.

M. Fowlie avait déjà publié plusieurs ouvrages à Paris et à New-York, entre autres *From Chartered Land* chez Longmans et *Ernest Psichari*, à Paris, chez Figuière.

Ce jeune écrivain, professeur de lettres à l'université Yale, s'est assimilé parfaitement la langue française. Il écrit en tenant compte des plus subtiles nuances des mots, de leur sens profond, de leur vie propre.

Voilà certes un livre qui élucide maint problème et sera d'un grand secours à tous les esprits désireux de pénétrer le sens et la portée de la littérature moderne.

Prix : \$ 0.90; par la poste : \$ 0.95.

ANNE HEBERT

Les songes en équilibre

Poèmes

Il s'agit d'une œuvre à part dans notre littérature. L'auteur est parvenue à surprendre le chant secret de l'enfance, de l'adolescence et, avec une technique réduite au minimum, déficiente même parfois, à réaliser une sorte de chef-d'œuvre.

On ne connaît rien d'aussi frais, d'aussi clair et près de l'enfance que les plus beaux de ces poèmes.

Tout le recueil peut être mis entre les mains des fillettes qui y apprendront le chant à l'état pur, la modulation d'une âme tantôt qui s'ébat ou qui rêve, tantôt qui médite, contemple et prie.

On devine tout au long de ces pages une sensibilité vive, une personnalité ardente, prématurément murie mais restée disponible, une nature poétique admirablement servie par des dispositions extraordinaires.

Prix : \$ 0.90; par la poste : \$ 0.95.

Edition de luxe numérotée sur Byronic : \$ 1.50.

HOMMAGE
du
SECRETARIAT
de la
PROVINCE

Jean Bruchési
sous-ministre

Hector Perrier
ministre

AUGUSTE VIATTE

L'Extrême-Orient et nous

M. Auguste Viatte, professeur à l'Université Laval, qui a visité l'Extrême-Orient et qui en observe l'évolution depuis une quinzaine d'années, nous donne une synthèse concise et précise qui éclaire les événements actuels. Il montre, en particulier, les affinités du racisme avec la tradition japonaise, les limites de l'influence communiste en Chine, les progrès de ce dernier pays après sa révolution, ses rapports avec les nations anglo-saxonnes; deux chapitres finaux situent le conflit sino-japonais dans le conflit universel. Ce n'est pas un réquisitoire, ni un plaidoyer. L'auteur laisse parler les faits; il a la curiosité des idées; sous une forme vivante et accessible à tous, il aide à mieux comprendre les imbroglios orientaux et leur lien avec nos problèmes. Nulle lecture ne saurait être plus opportune en ce moment.

•

“Dans leur série des *Problèmes actuels*, les Editions de l'Arbre viennent de publier *L'Extrême-Orient et nous*. C'est un livre vraiment à l'ordre du jour. Après les récents événements internationaux, auxquels le Canada a pris sa large part de responsabilités, il ne nous est plus permis, à nous Canadiens, d'ignorer les problèmes des vieilles civilisations orientales (...)

Nous ne croyons pas qu'il ait été publié au Canada un livre aussi bien fait sur l'Extrême-Orient, quoique ceux de M. Lower, *Canada and the Far East* (1940) et de M. Woodsworth, *Canada and the Orient* (1914) le suivent d'assez près. Nous le recommandons donc avec enthousiasme.”

Désiré Bergeron, o. m. i.
(*Revue de l'Université d'Ottawa*)

•

6e volume de la collection **Problèmes actuels**: \$ 0.65.
Edition numérotée sur vergé "Byronic": \$ 1.25.

